



HAL
open science

Des délaissés urbains aux espaces de désir : comment réinventer la ville ?

Clémentine Laborderie

► **To cite this version:**

Clémentine Laborderie. Des délaissés urbains aux espaces de désir : comment réinventer la ville ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01228449

HAL Id: dumas-01228449

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01228449>

Submitted on 13 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :

	OUI	NON
Consultation sur place	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Impression	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Diffusion Intranet	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Diffusion Internet	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Exposition	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Publication non commerciale	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LABORDERIE Clémentine
Séminaire Image de ville
Juin 2015

Des délaissés urbains aux espaces de désir : Comment réinventer la ville

Lecteurs : WEIDKNNET Pierre, MONNET Nadja

Equipe enseignante :

SANDRINI Clara, WEIDKNNET Pierre, ZENDJEBIL Mohammed, MONNET Nadja, JOUENNE Noel, HURTIN Carl, FAURISSON Florian, LEQUOY Thomas



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

Remerciements	4
Introduction	5
<u>I. Le délaissé urbain : un espace au cœur des débats et des pratiques de la ville</u>	8
A. Du terrain vague au délaissé en passant par les friches	8
B. Des interstices urbains des sciences sociales à ma propre vision des chose	11
C. Quels usages ?	13
1. <i>Les occupations temporaires</i>	13
2. <i>L'habitation temporaire</i>	16
D. Les délaissés au cœur de la ville de demain ?	18
<u>II. Toulouse et ses délaissés</u>	23
A. Les délaissés urbains, un phénomène récent	23
B. La construction de la périphérie	27
C. La ville durable, préoccupation du XXIème siècle	31
<u>III. Terrain</u>	35
A. Portrait d'un morceau de périphérie	36
B. Chacun cherche sa ville	42
C. La nature est partout	45
Conclusion	50
Bibliographie	54

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier mes professeurs de séminaire et particulièrement Pierre Weidknet et Nadja Monnet pour leurs conseils et leurs délicieuses références.

Mes remerciements vont aussi à ceux qui m'enrichissent de leur différence au quotidien et qui m'ont fait aimer la périphérie : Sylvain, Pierrick, Yann et Nicolas.

INTRODUCTION

Ma première intuition sur le sujet du mémoire se portait sur les espaces abandonnés dans la ville. J'ai très vite associé ces espaces à une population mise à l'écart de la ville et je voyais un lien évident entre les deux. J'ai travaillé tout le premier semestre sur la dimension « sociale » des lieux abandonnés : quels sont ces espaces, qui y vit, dans quelles conditions... ce fut très intéressant mais aussi un sujet très lourd, trop lourd à porter pour moi. Plus le travail avançait et moins je me sentais capable d'aller étudier ces gens comme s'il s'agissait de bêtes de foire. En fait j'avais envie qu'on les laisse tranquilles ou qu'on les aide mais pas juste les observer. Les aider me paraissait en dehors de mes compétences, c'est pourquoi petit à petit je me suis concentrée uniquement sur les espaces.

J'ai découvert que le thème des espaces abandonnés était très en vogue dans le milieu de l'urbanisme et de l'architecture. D'ailleurs on ne parle pas d'espaces abandonnés, mais de délaissés urbains.

Les « délaissés urbains » désignent selon Hélène SOULIER : « un ensemble de terrains vides ou abandonnés mais aussi les franges, les talus, les interstices urbains, dont l'existence résulte de la politique de l'aménagement en général ». Le mot « délaissé » qualifie selon le Larousse de 1993 « [ce] qui est à l'abandon, qui est laissé seul ». Un mot qui me donne l'impression de contenir toutes mes questions.



Image de la problématique (1er semestre), Laborderie Clémentine

Il y a une multitude de questions sur la manière de faire la ville.

Des terrains entiers qui ne sont pas construits dans une ville de plus en plus dense et programmée, cela attire l'attention. Je remarque de plus en plus ces terrains dans la périphérie. Ils sont vastes et se trouvent parfois au milieu de zones pavillonnaire ou dans des zones industrielles. Ce qui me frappe c'est qu'ils ressemblent à des champs comme on en voit dans la campagne.

Puis il y a le regard que l'on porte sur ce qui est vide. Un regard négatif, comme si le vide faisait peur, ou qu'il n'était pas normal. Les gens ont tendance à penser que toutes les activités illégales que l'on rejette du centre-ville vont se dérouler dans ces espaces puisqu'ils sont vides.

Enfin il y a des questions sur la manière dont on perçoit la nature en ville. Il semblerait que la nature dans son aspect « sauvage » soit relayée hors du centre, et qu'elle n'attire pas les citadins.

C'est indéniablement à travers sa propre expérience que l'on regarde le monde. En tant que fille de la campagne qui a grandi dans de vastes espaces préservés du « pavillonnaire-virus » j'ai toujours eu un regard très critique sur les zones en périphérie de la ville.

Je trouvais toujours ça moche ces ronds-points vides, ces bâtiments d'entreprise qui ressemblent à des hangars, ces maisons qui se ressemblaient toutes ou qui ne se ressemblaient pas mais qui faisaient toutes preuve de mauvais goût, ces routes partout, ces supermarchés... bref je trouvais tout moche et en général quand je découvrais un nouveau coin de la périphérie, cela me donnait le cafard !

Pourtant il y a une chose qui est agréable dans la périphérie : retrouver des terrains qui rappellent la nature que l'on a arpentée durant toute son enfance et dans laquelle on se sent à l'aise.

Avant de partir je n'ai jamais réalisé le lien que j'entretenais avec la nature, parce que c'était comme ça, j'étais né là c'était tout.

Aujourd'hui, après avoir passé quelques années en ville je mesure le manque de cette nature indomptée qu'aucuns parcs ou espace vert ne peut combler.



Image apriori, Laborderie Clémentine

L'installation dans la périphérie a été pour moi un premier pas vers un retour à la vie dehors et au contact avec la nature. Ce que l'on appelle « les délaissés » sont devenus très vite des terrains d'évasion dans lesquels il est possible d'inventer des mondes, comme quand on était enfant. Les délaissés ne me font pas peur, au contraire ils m'attirent. À partir de ce constat, je pense que je ne suis pas la seule dans ce cas et je suis curieuse de savoir comment on envisage la ville quand on arrive avec des désirs de nature et d'espaces de liberté. De ma nouvelle place de péri-urbaine, j'observe. J'observe les comportements des gens, les paysages, la nature, les voitures qui passent, la ville au loin....et ce mémoire c'est aussi l'occasion de comprendre ce que je vois autour de moi.

Ce travail je ne pouvais l'envisager ailleurs qu'à Toulouse puisque c'est là qu'est né ce questionnement et ce constat.

Chaque ville possède des délaissés différents, ceux de Toulouse ont la particularité d'être beaucoup plus présents dans la périphérie que dans le centre. Ils donnent l'impression d'une ville proche de la campagne.

De plus les Toulousains que je côtoie dans la périphérie sont très avides de nature. Je trouvais cela intéressant de regarder comment ils abordaient cette nature car je ne croisais jamais personne dans les terrains abandonnés mais par contre je voyais des hordes de coureurs suivre les pistes aménagées dans les bois.

J'avais l'impression qu'ils avaient peur de ces champs, ou peur d'aller sur un terrain où ils n'ont pas la permission d'entrer.

Je me suis demandé ce qu'il se passerait s'ils osaient.

Est-ce que le soir je croiserai mes voisins dans le « champ aux lucioles » et qu'on regarderait tous les vers luisants s'éclairer ? Est-ce qu'on inventerait la fête des beignets d'acacia ? Est-ce que les enfants iraient chasser les papillons ? Tout cela ne me paraissait pas incompatible avec un mode de vie urbain.

C'est pourquoi j'en suis arrivée à me poser la question suivante : les délaissés urbains sont-ils des espaces où l'on peut réinventer la ville ?

Afin de répondre à cette question nous étudierons tout d'abord les délaissés au sens théorique du terme, puis nous essayerons de comprendre comment ils prennent forme à Toulouse et enfin nous analyserons les pratiques sur un terrain délaissé de la périphérie toulousaine.

I. LE DELAISSE URBAIN : UN ESPACE AU COEUR DES DEBATS ET DES PRATIQUES DE LA VILLE

Depuis une quinzaine d'année le thème des délaissés urbains est en vogue dans certains milieux. Les architectes, artistes, urbanistes ou encore géographes et philosophes y voient un potentiel énorme. Chacun y projette ses intentions pour changer la ville

A. Du terrain vague au délaissé en passant par les friches

Le terme de « délaissé urbain » est récent, il semblerait qu'il soit apparu dans les années 2000. Ce terme est devenu à la mode suite au travail de Patrick Bouchain et de son équipe pluridisciplinaire intitulée « L'Atelier » qui s'est formé en 2000 pour monter une exposition à l'Institut Français d'Architecture intitulée « La forêt des délaissés »¹. Ce travail a permis de regrouper de grands noms dans des domaines divers (Gilles Clément, paysagiste, Loïc Julienne, architecte, Romain Paris, géographe...) et d'aborder collectivement et de manière pluridisciplinaire la question des terrains délaissés par l'urbanisation. Ce travail marque un tournant important dans la façon d'aborder les « terrains vides » d'abord du point de vue de l'appellation. Mais c'est aussi une approche nouvelle par l'importance qu'elle accorde à ces lieux.

Dès la première moitié du XXème siècle, on voit apparaître des terrains vides sur lesquels le végétal a libre cours. Ils apparaissent surtout dans les banlieues où l'activité agricole est en déclin. À cette époque, on les appelle des « terrains vagues ». François Béguin nous renseigne sur cette époque qui correspond à son enfance.

¹ BOUCHAIN, Patrick. 2009. « *Nature et Paysage : Les Délaissés Temporaires.* » Campus universitaire de Blois. p.10

« Parmi les paysages qui ont exprimé les visages de la banlieue moderne, les terrains vagues occupèrent longtemps une place éminente. L'image des libertés d'usage qu'ils offraient compensait sans doute en partie les inconvénients d'une confrontation devenue malheureuse entre la ville et sa proche campagne. Dans la littérature, au cinéma, sur de nombreuses photos, ils donnèrent ainsi souvent à la banlieue son air bon enfant [...] »¹

Ces vides où le végétal prime apparaissent comme des restes de la campagne qui existait en un lieu avant que la ville prenne le dessus. Ils ne sont pas dus à un abandon d'origine urbaine contrairement à ce que l'on va voir apparaître dans les années 80 : les friches urbaines.

Selon Hélène Soulier, ce terme décrit un phénomène d'abandon d'une activité urbaine.² Il est lié à un contexte de crise économique et désigne dans un premier temps des territoires industriels désertés, on parle avant tout de « friches industrielles ». Puis au cours des années 90, les friches sont aussi ferroviaires, militaires, portuaires... Ce qui est évident dans ce petit historique c'est que le « terrain vague », la « friche » ou le « délaissé » sont tous liés à un terrain, une parcelle.

L'apparition d'une certaine végétation est le révélateur de ces espaces abandonnés. Les plantes de la campagne qui rappellent le champ qu'il y avait avant les constructions, la touffe qui pousse dans le béton et qui révèle l'abandon d'un endroit autrefois fréquenté, ou la mauvaise herbe qui se développe sur le remblai d'une opération fantôme, sont les indicateurs de ces endroits en marge de l'urbanisation. Ce n'est que très récemment que ces vides sont appréhendés comme des espaces où quelque chose de positif pour la ville peut s'inventer.

¹ BEGUIN, François. 1997. "Vagues, Vides, Verts." *Le Visiteur*, no. 3: 56-69.

² SOULIER, Helene, 2006 Op.cit, p.22



Carnet, Auburgan Sylvain

C'est l'architecte italien Francesco Careri avec son livre *Walkscapes*, manifeste de l'atelier d'architecture nomade *Stalker*, écrit en 2002 et publié en français en 2013, qui renverse la vision que l'on a de ces délaissés.

Il englobe ces vides urbains, caractéristiques de la ville diffuse dans laquelle nous vivons, dans ce qu'il nomme la Zonzo .

« Zonzo c'est ce lieu exotique où règne le hasard, où l'on trouve des objets étranges et où l'on fait des rencontres inattendues »¹.



Photo 1, Laborerie Clémentine

Son approche diffère de ce que l'on a vu jusqu'ici par son caractère englobant. Ces « vides urbains » sont abordés par zone, par réseau et non plus à l'échelle de la parcelle. Le « délaissé » devient partie constituante d'un ensemble appelé Zonzo.

C'est en cela que l'écrit de Careri me paraît se distinguer des autres. Il y a dans son protocole une réalité qui est à mon avis absente dans les autres points de vue, c'est l'appréhension de ces terrains vides non au cas par cas mais de manière globale, elle s'intègre à une réflexion sur la ville actuelle que je trouve particulièrement intéressante car elle se situe parfaitement entre l'architecture, l'urbanisme et les sciences sociales. Ce regard particulier sur ces vides est dû à une pratique de la ville à travers la marche.

« Les espaces vides tournent effectivement le dos à la ville pour organiser une vie autonome et parallèle, mais ils sont habités. C'est là que les diffus vont cultiver leur jardins clandestins, promènent leurs chiens, piqueniquent, font l'amour, cherchent des raccourcis pour passer d'une structure urbaine à une autre. C'est là que les enfants vont chercher des espaces de liberté et de socialisation. Au-delà du système de l'habitat, des axes, des routes et des maisons, il existe un grand nombre d'espaces vides qui forment l'arrière-plan sur lequel la ville s'auto définit. Ils diffèrent de ces espaces vides traditionnellement compris comme espaces publics (les places, les avenues, les jardins, les parcs), ils forment une grande portion du territoire non construit, qui est utilisé et vécu d'une infinité de façons, et qui s'avère parfois absolument impénétrable. Les vides sont des parties fondamentales du système urbain. Ce sont des espaces qui habitent la ville de façon nomade. Ils se déplacent toutes les fois que le pouvoir essaie d'imposer un nouvel ordre. Ce sont des réalités qui se développent hors et contre le projet moderne, lequel s'avère encore incapable d'en reconnaître la valeur, et donc d'y accéder. »¹

¹ CARERI, Francesco, and Jérôme ORSONI. 2013. [2002 1ere édition] *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. [Paris]; Arles: J. Chambon ; Actes Sud. p.185

¹ Idem p.179-180

B. Des interstices urbains des sciences sociales à ma propre vision des choses

Du point de vue des sciences sociales on remarque le choix d'un autre vocabulaire pour parler de ces espaces. On parle « d'interstices », ou « d'interstices urbains ».

Anne-Claire Vallet les définit de la sorte : « de l'extérieur ces espaces paraissent inutiles : ils sont sans fonction donnée, sans usage défini, ni exploités, ni productifs. »¹

Et Stéphane Tonnelat va plus loin encore dans la définition de ces interstices urbains :

« Les interstices urbains sont définis comme les espaces résiduels non bâtis de l'aménagement urbain. Ils regroupent les terrains vacants, les friches industrielles (à l'exception des bâtiments) et agricoles et les délaissés d'opérations d'aménagement, tels que les reculs sur alignement et les talus d'autoroute. Leur forme et leur taille peuvent être extrêmement variées. Seul les rapproche un processus de production ou d'abandon de l'espace qui les a laissés comme du « reste » inutile. La principale caractéristique des interstices tient donc dans leur absence de fonction attribuée, ce qui ne veut pas dire qu'ils demeurent inutilisés. Simplement les interstices ne prennent pas place dans l'ensemble des lieux de la ville. Il n'y a donc rien à faire de légitime dans un interstice. »²

Ce qui paraît essentiel dans ces définitions et qui n'apparaît pas dans les définitions proposées précédemment, c'est la reconnaissance de la pratique de ces lieux. En effet, vus de l'extérieur, ils semblent inutiles, mais on comprend bien que vus de l'intérieur ils ouvrent d'autres perspectives.

¹ VALLET Anne-Claire, 2011, « Dans les friches de la ville » in AGIER, Michel, *Paris Refuge: Habiter Les Interstices*. Carnets D'exil. Bellecombe-en-Bauges: Croquant. p.119

² TONNELAT, Stéphane. 2003. *Interstices Urbains Paris-New-York, Entre Contrôles et Mobilités Quatres Espaces Résiduels de L'aménagement.* Cuny Graduate School, New York: Institut d'Urbanisme de Paris. p.53

Le film de Yaël André, *Chats errants (Zones Temporaires D'inutilité)*¹, montre qu'il n'existe pas de lieux inutiles. Même les endroits qui paraissent abandonnés sont utilisés, ici par les chats et les personnes qui s'en occupent.

Les sciences sociales apportent un autre regard sur ces espaces, ils ne sont plus de simples terrains sur lesquels la végétation a repris le dessus mais des lieux de vie, d'expérimentation, d'errance ou – simplement- de passage.

Je pense que ces deux approches des délaissés se complètent. On ne peut se contenter de regarder ces lieux comme des vides disponibles ou des réserves de nature en ville. C'est en observant ce qu'ils renferment que l'on en saisi toute la complexité et la nécessité.



Photo 2, Laborderie Clémentine

¹ ANDRE, Yaël. 2007, *Chats Errants (Zones Temporaires D'inutilité)*, Bruxelles, 1h08min.

Il ne s'agit plus de « délaissés » mais de terrains libres pour divers usages. Le choix d'un terme connoté négativement comme « délaissé » contribue à une analyse orientée, et rend parfois le dialogue difficile avec certains interlocuteurs qui ne le voient pas du tout comme cela.

Personnellement, j'ai différencié trois types d'espaces vacants. Il y a les délaissés d'infrastructures, qui sont les abords de route ou de voies ferrées qui accueillent une végétation non entretenue et non organisée.

Les marges du paysage sont des espaces naturels difficilement accessibles pour l'entretien dans lesquels la nature garde une forme sauvage ; il s'agit des berges en talus, des bosquets en pente...

Enfin, de vastes terrains vides sur lesquels on trouve une végétation relativement spontanée.

Finalement ce qui fait la différence en ces trois types d'espaces, c'est leur emplacement. Par conséquent ils ne sont pas pratiqués de la même manière.

En revanche, il existe un point commun, c'est la présence d'une nature non domestiquée qui surgit.

Je préfère parler « d'espaces de nature non domestiquée ».

Le choix de ce terme permet de ne plus placer ces lieux dans la case des espaces laissés pour compte mais plutôt dans la case des espaces à préserver.

Ces espaces sont précieux pour leur dimension écologique mais aussi car ils accueillent une diversité d'usages que le reste de la ville ne peut pas toujours accueillir.

Même si je préfère parler de la sorte, je continuerai à utiliser le terme « délaissé » car il est passé dans le langage courant et que c'est bien de ces espaces que je parle.



Marge du paysage,

Photo 3, Laborderie Clémentine



Délaissé d'infrastructures

Photo 4, Laborderie Clémentine



Friche

Photo 5, Laborderie Clémentine

C. Quels usages ?

Les délaissés sont peut-être des espaces sans fonctions aux yeux de la ville conventionnelle car il est vrai que contrairement à tout ce qui constitue la ville, ici, il n'y a pas d'objet qui réponde à une fonction précise. Lorsque l'on parcourt la ville, on connaît les codes. En caricaturant un peu on peut dire lorsqu'il y a du mobilier urbain on comprend qu'il s'agit d'un espace d'usage public, lorsqu'il y a une grille ou une palissade, on sait qu'il s'agit d'un espace privé. Or, dans le cas des délaissés, il n'y a pas de codes, tout est indéterminé et ambigu.

C'est précisément cette indétermination qui permet la diversité des usages.

Autre point essentiel, les espaces délaissés le sont de manière temporaire. Qu'ils soient en attente d'aménagement, de vente, ou d'entretien, ils le sont toujours pour une durée déterminée.

Cette vacuité temporaire entraîne des appropriations elles-mêmes passagères.

Je pense que cette notion d'éphémère est cruciale dans l'approche des délaissés car c'est en partie ce qui caractérise ces espaces et les pratiques qui se développent en ces lieux.

J'ai différencié deux types d'appropriations :

- les occupations temporaires, qui sont liées à une activité mobile, en mouvement
- les habitations temporaires, qui sont des installations permanente sur le site pour une durée déterminée (bien que son échéance est souvent non prévue et la plupart du temps inconnue par les personnes concernées).

Mon travail de recherche et surtout de terrain est plus orienté sur les occupations temporaires. Je souhaite tout de même présenter tous les enjeux que j'ai déterminé autour de la question des terrains délaissés car c'est un sujet vaste et passionnant mais qui mériterait plus de temps pour pouvoir approfondir toutes les pistes.

1. Les occupations temporaires

Les marges urbaines sont essentiellement les lieux de pratiques mobiles.

Elles peuvent être parcouru à pied ou à vélo parce qu'elles représentent un moyen de raccourcir un trajet. Elles deviennent un lieu de passage informel. Souvent ce sont à travers des traces sur le sol que l'on reconnaît ce passage. Un choix qui suit une logique de gain de temps, mais qui peut aussi être motivé par d'autres raisons plus personnelles.

Je me suis particulièrement intéressée à la pratique de la marche en ville, dans son aspect quotidien comme dans son aspect « action volontaire » car il me semblait qu'il pouvait y avoir un lien entre ces espaces et cette pratique. De plus je dois ajouter que ce questionnement personnel sur les délaissés et fortement lié à ma propre tendance à cheminer en ville et en campagne.

Je me rapproche tout d'abord du travail d'André Le Breton lui-même marcheur, pour tenter d'expliquer en quoi la marche change notre regard sur la ville :

« Le marcheur urbain se mue en flâneur même s'il est souvent transformé en piéton. Il déconstruit le principe de rationalité et de fonctionnalité qui régit la ville ».¹

C'est en cela je pense que la marche est une pratique indispensable pour apprendre à regarder la ville autrement que dans son aspect fonctionnel. Les délaissés doivent être appréhendés de la même manière selon moi, il faut se détacher de leur aspect non fonctionnel pour en percevoir un autre visage.

Là aussi, le travail de Francesco Careri et du groupe *Stalker* m'a permis de mesurer à quel point le regard du marcheur sur notre ville est crucial. Même si nos modes de vie ne valorisent pas la marche en ville mais plutôt la voiture, il est intéressant de voir que la marche permet de révéler un certain nombre de richesses que l'on ne peut saisir autrement ; et d'y voir un potentiel énorme de renouvellement et de développement d'une autre forme d'urbanité.

Lors de son premier « voyage » le groupe *Stalker* explique son projet :

« Dans les Territoires actuels, nous voulons tracer un réseau de parcours, de portes d'entrée, de stations d'échange, à travers lequel pénétrer la réalité en mutation de la pensée et du territoire jusqu'ici refoulée, mais en même temps alimentée par une incroyable quantité de déchets matériels, immatériels et humains. Entre ces déchets, de nouvelles formes de vie sont enfermées, de nouveaux espaces, vierges, dont nous voulons comprendre le sens et les possibilités d'évolution. »²

Il est vrai que ces terrains inoccupés temporairement peuvent parfois donner l'impression d'être des déchets de ville, d'autant plus qu'ils sont parfois utilisés comme lieu de décharge, où s'accumule les ordures que les riverains viennent déposer pour s'éviter un voyage à la déchetterie. À notre époque où le recyclage est dans l'air du temps, un déchet n'est plus considéré comme un élément mort. Il détient encore un potentiel de vie énorme, ce que nous explique Careri, c'est bien là où il y a des déchets que la vie se réinvente. À Toulouse, le travail du *Collectif Urbain trop Urbain* sur le périphérique révèle des lieux de décharge en bordure de rocade habités par une population définie comme nomade à travers un ouvrage poétique.¹



Stalker Lisbon, © Stalker

¹ LE BRETON, David. 2012. *Marcher: éloge des chemins et de la lenteur*. Paris: Métailié. p. 116

² CARERI, Francesco, and Jérôme ORSONI. 2013. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. [Paris]; Arles: J. Chambon ; Actes Sud. p.193

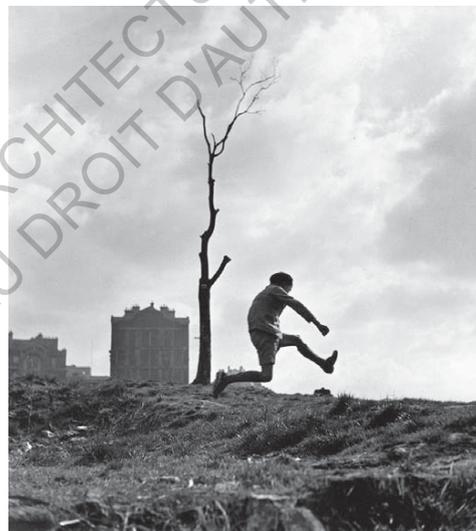
¹ COLLECTIF URBAIN TROP URBAIN. 2014. *Périphérique Intérieur, Récit*. Wildproject.

De nombreux artistes l'ont compris depuis longtemps et ont occupé ces lieux, considérés par le plus grand nombre comme des déchets de la ville moderne, pour en révéler le potentiel.

Je pense au travail de Robert Doisneau, qui dans les années 50 avaient photographié la banlieue et ses terrains vagues en rendant la banalité de ces lieux chaleureuse, par des ambiances lumineuses, ou des photographies d'enfants s'inventant un monde dans ces lieux.¹ Et depuis les travaux d'artistes sont nombreux.

Plus localement et récemment, le travail du collectif *Le Bruit du Frigo* à Bordeaux va dans le même sens. Que ce soit à travers des performances, des occupations temporaires ou des randonnées urbaines, le collectif amène l'art et le public dans des lieux habituellement laissés à l'abandon ou qui ont une image dévalorisée.²

C'est à travers ces pratiques culturelles, sportives, artistiques que les délaissés changent petit à petit de visage. Ces pratiques respectent l'aspect momentané du lieu en y proposant une occupation éphémère, c'est ce qui permet une acceptation plus facile. En revanche, il existe aussi des appropriations temporaires qui ont un caractère plus dérangeant pour l'opinion public, il s'agit des habitations.



La poterne des peupliers, 1934 © Robert Doisneau

¹ CENDRARS, Blaise, and Robert DOISNEAU. 1983. *La Banlieue de Paris*. Paris: Denoël.

² <http://www.bruitdufrigo.com/>

2. L'habitation temporaire

Un grand nombre de délaissés sont habités. La plupart du temps par des sans-abris qui peuvent être seuls ou en communauté.

Le travail d'Anne-Claire Vallet raconte sa propre expérience des interstices de Paris, et on y découvre un grand nombre d'habitats. Dans son cas, il s'agit essentiellement de ressortissants Bulgares et Roumains qui ont fui leur pays. Leurs habitats sont précaires et temporaires, ils vivent et se déplacent au gré des expulsions car leur présence est illégale¹. Mais on remarque qu'ils choisissent de vivre ensemble en communauté plutôt que seuls.

Ici, le travail de Colette Pétonnet² peut nous éclairer même s'il date des années 70, car son analyse se vérifie encore dans le cas des habitats précaires.

En effet, à travers une étude dans les bidonvilles, elle analyse ce besoin de se regrouper par nationalité, parfois même par ville d'origine, et en déduit que ce regroupement même dans ces conditions très précaires est une première étape pour l'intégration dans un réseau. Le clan est ce qui prime, car il permet à chacun de se sentir en sécurité et de profiter des opportunités qu'offrent la vie en groupe (profiter du réseau de chaque membre de la communauté). Les marges urbaines deviennent des lieux « d'accueil » informel et de transition, voire d'intégration pour des populations précaires.

1 VALLET Anne-Claire, 2011, « Dans les friches de la ville » in AGIER, Michel, ed. 2011. *Paris Refuge: Habiter Les Interstices*. Carnets D'exil. Bellecombe-en-Bauges; Croquant. pp 119-163

2 PETONNET, Colette. 1985. *On Est Tous Dans Le Brouillard: Ethnologie Des Banlieues*. Débats. Paris: Editions Galilée.

Autre exemple intéressant en matière d'intégration à travers l'occupation temporaire d'un espace délaissé, Cendrine Bonami-Redler a dessiné les « baraques » d'un camp de Roms en région parisienne¹. Son immersion dans la vie de cette communauté pendant plusieurs mois révèle l'importance de la vie en groupe et leur rapport à l'espace.

Là encore le terrain est temporairement délaissé mais la mairie a accepté de leur prêter jusqu'au début des travaux. Pour eux c'est une opportunité qu'il faut saisir. Ils se sont construit un quartier en suivant l'exemple des villes qu'ils connaissaient en Roumanie. Puis ils ont construit leurs « baraques » avec les déchets des chantiers alentours et ce qu'ils trouvent dans les poubelles. Nous retrouvons ici ce rapport aux déchets et à leur recyclage, cette activité de recyclage est la base de la construction de cabanes indispensables à leur survie.



De baraque en baraque, © Bonami-Redler Cendrine

1 BONAMI-REDLER, Cendrine. 2014. *De baraque en baraque*. Montreuil: Editions La ville brûle.

De même ces habitations temporaires de fortune représentent une fierté pour eux car elles sont le symbole de leur réussite en France. Nous ne pouvons pas mesurer à quel point ce que certains considèrent comme des « bidonvilles » peut être salvateurs pour des populations en difficulté. Ici il existe une vraie vie de quartier sur ce terrain en attente d'aménagement, les occupants ont même mis en place un potager qui sert à nourrir tout le groupe et une chambre d'hôte dans une « baraque » pour tenter d'abolir les clichés qui circulent sur leur compte!

De plus en plus ces délaissés urbains sont également utilisés temporairement pour en faire des jardins potagers. Je classe cette activité dans l'habitation temporaire car la parcelle est effectivement habitée temporairement par des légumes et des jardiniers, nous ne sommes pas dans une activité mobile !

Des collectifs se sont mis en place dans les grandes villes pour réquisitionner ces terrains soit de manière officielle soit de manière informelle. Devant la recrudescence d'intérêt porté aux activités de jardinage en ville de nombreuses personnes se heurtent au manque de place. Dans certaines villes, la municipalité s'investit car ces espaces autrefois marginalisés sont désormais envisagés comme un support de participation des citoyens à la production de territoires urbains. « Un tiers des jardins partagés, créés à Paris à la fin des années 1990, a été installé sur des délaissés constituant une valorisation majeure de ces espaces en creux. Gérés par les habitants, regroupés en association, ils sont encadrés par la Municipalité dans le Programme Main Verte ».¹

¹ DEMAILLY, Kaduna-Eve, 2011. « *Les Délaissés Urbains : Supports D'une Participation Citoyenne Constitutive de Nouveaux Territoires ? Le Cas Des Jardins Partagés de l'est Parisien.* » Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Parfois des initiatives se montent de manière informelle, comme c'est le cas du projet Ecobox lancé par le collectif AAA (Ateliers d'Architecture Autogérée) dans XIXème arrondissement de Paris sur une friche industrielle.¹ Dans ce projet un jardin a été inventé à partir d'éléments de récupération et a été entièrement conçu en bac en bois pour pouvoir se déplacer le moment venu.

Les délaissés sont souvent habités temporairement, parce qu'ils ouvrent des perspectives à des personnes qui n'en trouvent plus. En quelque sorte les délaissés compensent les manques de la ville contemporaine.

Cependant, on voit apparaître une opposition dans la façon d'aborder ces espaces qui semblent constituer un enjeu majeur pour l'avenir de nos villes.

Au regard des travaux déjà effectués sur le sujet, l'opposition réside dans le fait que certains y voit un potentiel en terme de projet et d'autres estiment que c'est précisément le vide qui fait la richesse de ces lieux.

Certains revendiquent l'intérêt de se réapproprier ces espaces pour y installer les bases d'une nouvelle façon de faire la ville. Une ville qui tantôt se revendique comme plus écologique et qui vient dénoncer le manque d'espaces publics végétalisés, tantôt une ville plus sociale, où ces espaces pourraient servir à accueillir les populations délaissés de l'urbanisation et de la technologie.

D'autres les préfèrent vides, libres de s'autodéfinir, estimant que la ville se développe dans une dynamique naturelle et autonome capable de se renouveler sans en passer par la programmation.

¹ <http://jardinons-ensemble.org/spip.php?article211>



Photo 6, Laborerie Clémentine

D. Les délaissés au cœur de la ville de demain ?

Les espaces résiduels ont attisé la curiosité de nombreux artistes, paysagistes ou architectes entre autres car ils voyaient en ces lieux d'abandon un potentiel énorme.

D'abord d'un point de vue paysager, c'est essentiellement les écrits de Gilles Clément qui font référence en la matière. Dans son *Manifeste du Tiers Paysage*, il commence ainsi :

« Le Tiers paysage est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. Ces marges rassemblent une diversité biologique qui n'est pas à ce jour répertoriée comme richesse. ¹ »

On comprend bien que pour lui justement cette diversité représente une richesse. Il exprime clairement les enjeux qu'il attribue à ces espaces :

« 9 – Face à l'oscillation du nombre le Tiers paysage se positionne comme un territoire refuge, situation passive, et comme le lieu de l'invention possible, situation active. »²

Ici, Gilles Clément démontre que ces espaces délaissés sont par essence des lieux qui accueillent une diversité biologique car ils ne sont pas inertes contrairement à d'autres espaces de nature en ville. Ils ont donc une valeur écologique qui est évidente.

Mais ils ont aussi une valeur sociale car ils sont des lieux qui permettent d'expérimenter. Ils sont vides de codes, les usages sont à inventer.

¹ CLEMENT, Gilles. 2004. *Manifeste du Tiers paysage*. Montreuil: Sujet-Objet. p.1

² CLEMENT, Gilles, 2004, op.cit ; p.10

Dans une autre perspective, il existe un courant de pensée du « laisser-faire ». Autrement dit, le délaissé est perçu comme capable de se renouveler tout seul par les différentes occupations sans d'autres interventions que celles qui existent déjà.

L'architecte chercheur en sciences sociales Stéphane Tonnelat propose un état des lieux de ces endroits pour voir ce qu'il s'y passe. Son travail met en avant la richesse de la vie qui se trame dans ces espaces, et la nécessité de conserver des lieux d'indétermination comme ceux-là, pour laisser libre court à des pratiques typiquement urbaines qui ne peuvent se dérouler ailleurs.¹

Il insiste sur le fait que l'on ne peut oublier les usagers de ces interstices, car il y en a, et qu'au contraire, c'est à eux d'inventer l'histoire de ces espaces :

« Ce sont d'ailleurs eux [les usagers] qui doivent donner au projet et au site ses capacités de régénération recherchée pour aider la ville. Pourtant, il reste admis que les citadins ont besoin de l'intervention des aménageurs pour pouvoir enfin profiter des interstices d'une manière efficace. »²

L'architecte nomade, Francesco Careri quant à lui voit la ville comme un organisme vivant qui n'a pas lieu d'être programmée car elle se développe dans la même dynamique que les nuages ou les galaxies. Les délaissés deviennent alors des espaces vivants qui représentent la ville qui se transforme :

1 TONNELAT, Stéphane. 2003. "Interstices Urbains, Les Mobilités Des Terrains Délaissés de L'aménagement." *Chimères*, n° 52: pp.135-51.

2 TONNELAT, Stéphane. 2003. "Interstices Urbains Paris-New-York, Entre Contrôles et Mobilités Quatres Espaces Résiduels de L'aménagement." Cuny Graduate School, New York: Institut d'Urbanisme de Paris. p.55

« les espaces vides [...] sont les lieux qui, plus que tous les autres, représentent notre civilisation dans son devenir inconscient et multiple. Ces amnésies urbaines n'attendent pas seulement d'être remplies de choses, ce sont des espaces vivants qu'il faut remplir de significations. Il ne s'agit donc pas d'une non-ville qu'il faudrait transformer en ville, mais d'une ville parallèle avec ses dynamiques et ses structures propres qui restent encore à comprendre. »¹

Dans cette façon de penser les délaissés il y a une certaine résignation en tant qu'urbaniste et en même temps un optimisme profond. Les déchets ne sont pas perçus comme dégradants mais plutôt comme les annonciateurs d'un nouveau végétal. On peut constater qu'il s'agit de la même chose avec les habitants temporaires de ces lieux, ils sont parfois en transition, en mutation.

La végétation particulière aux terrains abandonnés est admirée comme une nature non artificielle contrairement au reste de la ville. Et ce regard particulier réenchante petit à petit ce que l'on croyait moche et banal.

Autre élément important dans ce type d'approche, la vision des délaissés comme « réseau parallèle », selon Tonnelat.

« Les interstices seraient certes les terrains de certaines formes de désordres, puisqu'il n'y a à priori rien à y faire, mais ils seraient surtout des points de passage « entre » qui connecteraient non seulement les différentes parties de son entourage, mais aussi divers interstices, sans passer par aucune de ces parties, mais « entre elles. »²

1 CARERI, Francesco, and Jérôme ORSONI. 2013. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. [Paris]; Arles: J. Chambon ; Actes Sud. p.183

2 TONNELAT, Stéphane. 2003. "Interstices Urbains Paris-New-York, Entre Contrôles et Mobilités Quatres Espaces Résiduels de L'aménagement." Cuny Graduate School, New York: Institut d'Urbanisme de Paris. p.545

C'est une vision que l'on retrouve également chez Careri :

« ce sont des corridors vides qui pénètrent la ville consolidée en prenant l'apparence étrangère d'une ville nomade qui vit à l'intérieur de la ville sédentaire ».

Ainsi les délaissés ne nous apparaissent plus comme des rebus éparpillés de manière aléatoire mais comme une nouvelle ville en construction avec des systèmes reliés entre eux.

Cette vision des délaissés comme réseau parallèle à la ville formelle, change complètement le regard que l'on a sur eux et sur la ville. Ils ne sont plus des appauvrissements paysagers de la ville mais deviennent des lieux à parcourir, une alternative à la ville traditionnelle.

C'est une notion que je trouve intéressante car il est vrai que l'on pourrait parcourir la ville en prenant des réseaux parallèles à ceux qui nous sont proposés. C'est d'ailleurs en empruntant ces passages informels que l'on change de regard sur la ville. A l'heure où l'on met en place des « trames vertes » des « pistes cyclables » et autres « cheminement doux » dans toutes les villes, il est surprenant de voir qu'il existe déjà des voies informelles qui ne sont pas utilisées comme base de travail.

Les délaissés urbains on le sent bien sont au cœur des préoccupations actuelles et des questionnements sur la ville de demain, pour une partie des acteurs de la ville. Cet intérêt pour ces espaces doit être remis dans le contexte actuel, car je pense qu'il est tout à fait contemporain à une prise de conscience globale.

En effet, nous sommes aujourd'hui préoccupés par la question du développement durable : « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs ».

Or ce développement durable nécessite de repenser nos modes de vie. Comment à l'heure actuelle atteindre des objectifs aussi ambitieux : un développement économiquement efficace, socialement équitable et écologiquement soutenable ?

Des architectes comme Luc Schuiten se posent la question d'un développement durable passant notamment par un changement de rapport à la nature. Elle devient une constituante essentielle de l'architecture et de la ville.¹

L'appropriation de terrains comme les délaissés urbains entre selon moi pleinement dans cette « refonte » des comportements. Faire avec ce qui est déjà là, transformer les « déchets » en nouveaux objets utiles, profiter de la vraie nature en ville, se déplacer à pied, créer des réseaux de solidarité... toutes ces questions que se posent certains citoyens n'obtiennent pas forcément de réponse politique.

On assiste alors à des prises d'initiatives citoyennes très intéressantes pour les théoriciens, on se demande même si on n'a pas inversé l'ordre des choses.

Dans une ville comme Toulouse, nous assistons également à ce processus. Malgré les politiques d'aménagements, une économie satisfaisante et un potentiel écologique, le changement ne vient pas du haut mais bien plus du bas. On en arrive même à se demander qui fait la ville aujourd'hui, et qui construit la ville de demain ?

¹ SCHUITEN Luc, conférence du 29 mai 2015 au Museum de Toulouse



La société de consommation a programmé son obsolescence, un peu partout un nouveau monde est déjà en gestation. *Luc Schuiten* ©

Obsolescence, Schuiten Luc, Copyleft

II. TOULOUSE ET SES DELAISSES

A. Les délaissés urbains, un phénomène récent

Toulouse est durant des siècles une ville fortifiée entourée par les champs. C'est une ville qui reste rurale très longtemps et qui conserve sa place de marché agricole du sud-ouest jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Du XVI^{ème} siècle au XVIII^{ème}, la ville connaît un essor économique en grande partie lié à son agriculture. Les grands domaines agricoles appartiennent à une aristocratie terrienne qui vit de ses rentes et fait travailler ses terres pour en tirer profit. Nous ne sommes pas dans un modèle paysan mais plus dans un système économique basé sur une culture. Les grandes propriétés nobles produisent des céréales ou du pastel et les vendent à des marchands venus de toute l'Europe. Nous sommes loin d'une agriculture vivrière, il s'agit plutôt d'une agriculture marchande.

C'est grâce à ces revenus agricoles qu'une élite noble de grands propriétaires terriens se constitue.

Cette élite, ne s'intéresse pas à grand-chose si ce n'est au paraître. Dans ce contexte, de nombreux hôtels particuliers sont construits en centre-ville, par cette même aristocratie. Ce groupe des grandes fortunes obnubilé par leur rang, n'investit que dans des biens privés qui montre leur position, la ville se construit au gré des investissements privés, il n'y a pas d'intérêts publics à cette époque. Il existe alors une aristocratie très riche qui vit de rentes, et se complait dans un milieu fermé et conservateur. Finalement cette période qui a marqué Toulouse par des édifices privés remarquables n'a pas été une période faste pour l'ensemble de la ville.

Au regard de l'histoire et de la terminologie on voit bien que le délaissé est lié à une situation d'abandon d'activité d'une part et de croissance de la ville d'autre part.

Toulouse est une ville qui a grandi très rapidement et qui continue à grossir.



Toulouse au XVIIème siècle, Parcelles de mémoire

On peut dire que nous sommes dans une région où la terre représente avant tout une valeur économique, un moyen d'enrichissement personnel.

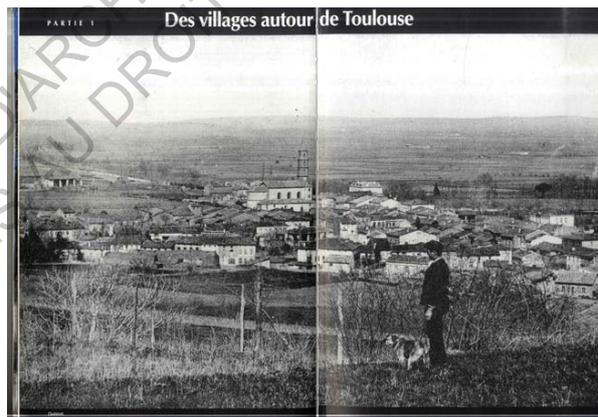
Jusqu'au XIXème siècle, Toulouse est le centre d'une région agricole dominée par le model du riche paysan propriétaire et de ses ouvriers agricoles.

Petit à petit la ville s'est agrandie, empiétant sur ces territoires agricoles. D'abord au XVIIIème siècle, avec la création de routes et l'apparition des faubourgs qui marque le développement de la ville hors des remparts. En témoigne encore de nombreuses parcelles en lanière qui étaient cultivées par les maraichers, comme à la Patte d'Oie par exemple.

Puis c'est dans les années 60 que l'urbanisation commence à gagner du terrain sur les terres agricoles.

C'est Robert Marconis, professeur à l'Université Toulouse le Mirail qui explique ce phénomène:

« Depuis la fin des années 1960, l'engouement de la population pour l'automobile et la maison individuelle ont fait déferler l'urbanisation dans les campagnes environnantes, sous une forme diffuse. Le nouveau zonage en aire urbaine permet de mieux cerner l'ampleur de cette périurbanisation au-delà de la banlieue stricto sensu, en rattachant à l'aire urbaine de Toulouse toutes les communes dont au moins 40% de la population active résidente y exerce un emploi.[...] La diffusion de l'urbanisation en périphérie peut également se lire sur le terrain ou en comparant les éditions successives des cartes topographiques et les photographies aériennes. »¹



Castanet début du XXème siècle, Jungblut Guy

¹ MARCONIS, Robert. 2002. Urbanisation et Urbanisme En France, Les Métropoles de Province. Revue Document Photographique 8025. Documentation française. p.20

Ainsi, à travers l'exemple du village de l'Union à l'est de Toulouse, il rappelle que les zones rurales ont été transformées en zones périurbaines (pavillonnaires essentiellement) :

« À de rares exceptions près, les anciens terrains agricoles ont été lotis et sont occupés par des maisons individuelles entourées de jardins. Le village s'est développé de part et d'autre de la route nationale. [...] Cela va de pair avec un usage généralisé de l'automobile individuelle car, trop peu densément peuplées, ces périphéries pavillonnaires se prêtent fort mal à une desserte efficace des transports collectifs. »¹

En effet, depuis plus de quarante ans Toulouse est une ville qui empiète toujours plus sur les terrains agricoles. Même si aujourd'hui encore l'activité agricole est importante et la surface qui lui est accordée aussi : 50% du territoire de la Haute-Garonne est consacré à l'agriculture (Haute Garonne : 6309 km² dont 331000 ha de Surface Utile Agricole²), essentiellement pour des cultures de céréales et oléagineux.

Le territoire est vaste, et l'aire urbaine aussi, de plus en plus comme en témoigne les cartes.³

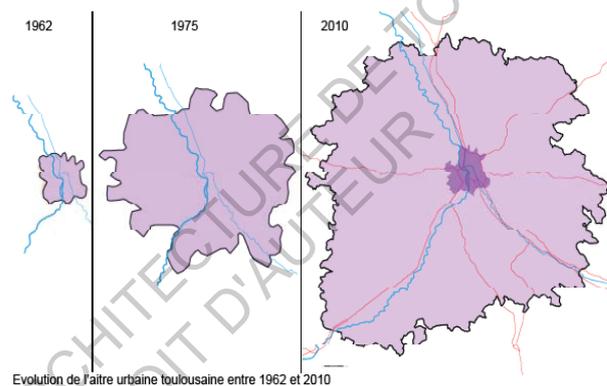
Cette dimension agricole du paysage est très importante, car il faut bien comprendre qu'un terrain en jachère ou exploité seulement une partie de l'année n'est pas considéré ici comme une friche, ou un délaissé, mais bien comme une parcelle d'utilité agricole.

En ce sens à l'heure actuelle on ne peut pas dire que Toulouse et surtout sa banlieue, souffre de l'abandon de parcelles qui auraient eu une utilité agricole. Au contraire, il existe de plus en plus une pression sur le foncier agricole car il devient rare et précieux à une période où la ville gagne du terrain à vue d'œil.

1 Idem

2 Site du ministère de l'Agriculture. Consulté le 16/05/2015
<http://www.agreste.agriculture.gouv.fr/en-region/midi-pyrenees/>

3 Pour cette partie je me suis essentiellement servi des cours d'histoire de WEIDKNETT Pierre, ENSA Toulouse



Evolution de l'aire urbaine toulousaine entre 1962 et 2010

Cartes d'évolution de l'aire urbaine toulousaine, Laborderie Clémentine

Par contre, dans la périphérie on trouve de vastes terrains qui sont dans certains cas d'anciennes parcelles agricoles devenues constructibles et qui ont été vendues en vue d'y construire mais qui pour diverses raisons restent vides. Il peut s'agir d'un problème entre les propriétaires, difficulté à se mettre d'accord sur la vente, sur le prix ou sur l'usage, mais parfois aussi d'un terrain acheté par la métropole car il présente un intérêt pour la collectivité sur le long terme.

Ce qui est sûr c'est que ces terrains en attente de fonction ont souvent une taille importante et sont seulement occupés par la végétation et les désirs des usagers. C'est en cela qu'ils m'intéressent.

Il faut tout de même que j'explique pourquoi mon travail ne se porte pas sur les terrains délaissés que l'on peut aussi trouver en centre-ville.

Au XXème siècle, avec les guerres et le constat d'un pays qui se développe essentiellement autour de Paris, l'État décide de délocaliser des industries.

En effet, jusqu'à la première guerre mondiale Toulouse reste en marge de la « révolution industrielle » bien qu'elle possède beaucoup de petites usines et que la majorité de sa population soit ouvrière. Il faut attendre 1916 pour voir arriver les premières industries lourdes : aviation, aéronautique et industrie chimique liées à l'armement. Puis en 1963, c'est l'État qui va désigner Toulouse comme « métropole d'équilibre » et y délocaliser une partie des activités parisiennes : industrie aéronautique et grandes écoles de formation des ingénieurs.

Le développement de l'industrie à Toulouse est en quelques sortes « sous perfusion ». Contrairement à d'autres villes Toulouse ne connaîtra pas de crise industrielle mais la plupart des terrains abandonnés en centre-ville sont liés à une ancienne activité industrielle.

Les industries qui ont périclitées se sont très vite reconverties où ont été délocalisées en périphérie ou dans d'autres villes. C'est le cas par exemple de la Manufacture de Tabac située en plein centre-ville (Bazacle), dont l'activité industrielle s'est arrêtée dans les années 80, et qui a très vite été utilisée pour accueillir une partie de la faculté de droit. Que ce soit l'usine Job aux Sept-Deniers, la Cartoucherie à Purpan, ou le Centre d'Essais Aéronautique Toulouse (CEAT) à Jolimont, les exemples de friches industrielles reconverties ne manquent pas.

Ce phénomène tend à disparaître car de plus en plus les industries sont directement construites dans des zones prévues à cet effet, en dehors de la ville historique. L'explosion de l'usine AZF en 2001 a conforté cette politique de délocalisation des industries dans la périphérie car elles présentent un risque trop important.

Quand elles sont encore situées dans le centre, les parcelles abandonnées ne le restent pas longtemps étant donné la pression foncière. Il s'agit juste du temps nécessaire à la vente, auquel parfois il faut ajouter un temps de « décontamination du terrain », mais de manière générale les terrains vides du centre le sont pour une durée assez courte.

De plus en centre-ville les dents creuses sont souvent le fait de démolition, et ne restent vides que le temps de reconstruire. Elles sont pourtant de plus en plus convoitées pour des appropriations diverses mais je trouve que ce n'est pas vraiment en centre-ville que les délaissés représentent de réels enjeux. Ils y sont finalement peu présents et se renouvellent assez rapidement contrairement à ceux qui sont d'anciennes parcelles agricoles en périphérie.

Ce qui m'intéresse à Toulouse ce sont les parcelles qui font naître un désir d'usage. J'ai remarqué qu'en centre-ville les espaces vides et abandonnés font peur. On y projette plus facilement ses angoisses que ses désirs. Alors que les parcelles vides en périphérie prennent un sens différents.

Elles sont perçues comme des lieux de possible dans un univers où il n'y a quasiment pas d'espaces publics et où tout est conditionné pour la voiture.

Ce qui me paraît intéressant dans le cas de Toulouse c'est que le centre-ville et la périphérie ne sont pas du tout traités de la même manière. C'est pourquoi les délaissés selon moi représentent de réels enjeux en périphérie et beaucoup moins en centre.

B. La construction de la périphérie

Il me semble que l'apparition de friche et de délaissés urbains dans le cas de Toulouse est lié à la naissance de la périphérie dans les années d'après Seconde Guerre et à son développement.

Les années 60 sont le début d'une croissance de la banlieue, de manière incontrôlée avec le développement de l'habitat en dehors d'un centre-ville précaire et délabré.

C'est le mandat du maire Louis Bazerque (1958-1971) qui officialisera l'étalement de la ville avec le projet du Mirail et l'implantation des facultés à l'extérieur des murs de la ville.

Le centre-ville est alors délabré et il faut accueillir des milliers de nouveaux habitants (conséquence du statut de « métropole d'équilibre »). Le projet du Mirail était celui d'une « ville nouvelle ». Dès 1968, 10 000 habitants intégraient le quartier de Bellefontaine et étaient très satisfaits de la qualité des logements qui tranchait avec ceux du centre ancien. Le plus étant l'offre en équipement et en commerce au sein même du quartier.

Mais très vite, les premiers habitants du Mirail, pour la plupart appartenant aux classes moyennes, sont tentés par la maison individuelle en accession à la propriété. On assiste ainsi au développement de zones pavillonnaires en périphérie de Toulouse. Les lois favorisant l'accès à la propriété et les prêts du Crédit Foncier sont à la base de ce développement.

Grace à la voiture ils peuvent envisager de s'éloigner de la ville, c'est ainsi que se développe le « périurbain ».

Certaines villes de la banlieue toulousaine commencent à se développer de manière autonome et importante.

Je pense particulièrement à la ville de Blagnac qui accueille l'entreprise Airbus et devient une ville qui a un poids, mais il existe une dizaine de « villes nouvelles » dans la périphérie de Toulouse qui se développent à ce moment-là.¹

Il faudra attendre 1997 pour que Toulouse réalise enfin les enjeux d'une politique commune avec les villes limitrophes pour mieux s'organiser et maîtriser les impacts d'un tel étalement en se fédérant en District du Grand Toulouse.

Si à la base ce regroupement a surtout des intérêts économiques, il devient très vite le support d'une politique d'aménagement du territoire grâce à la création du syndicat mixte d'études de l'agglomération toulousaine (SMEAT).

Depuis ce regroupement a changé de dénomination et d'ampleur, on parle aujourd'hui de Toulouse Métropole, communauté de communes qui regroupe 37 communes et qui est en fait appelé « Communauté Urbaine » car elle compte plus de 500 000 habitants.

Mais Toulouse, n'est plus seulement une ville, c'est une aire urbaine. L'aire urbaine est un ensemble constitué par un grand pôle urbain et sa couronne. Elle est définie par la distance de déplacements des habitants pour se rendre à leur travail. Celle de Toulouse se compose de 453 communes, dont 40 intercommunalités, et s'étend presque jusqu'à Albi, Auch, Montauban et Castelnau-d'Aud. Quatrième grande aire urbaine de France par la population, l'aire urbaine de Toulouse compte 1,2 million d'habitants en 2008 et s'étend dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de la ville-centre et figure parmi les plus étendues de France, avec une superficie de plus de 5 000 km².

¹ WEIDKNET Pierre, cours d'histoire ENSA Toulouse

Ainsi, on mesure l'étendue de l'urbanisation et de la pression foncière qu'il existe en son sein de part une forte hausse démographique.

En effet, si l'étendue de l'aire urbaine est si vaste c'est avant tout pour des raisons démographiques et économiques. D'une part, la communauté urbaine qui rassemble 37 communes ne suffit plus à accueillir la population qui travaille en son sein. D'autre part, il devient de plus en plus coûteux d'acheter un bien immobilier dans la communauté urbaine car la pression y est tellement forte que les prix explosent, il ne reste plus qu'à acheter plus loin pour avoir des prix raisonnables.

Beaucoup de particuliers ou des promoteurs achètent des terrains dans l'aire urbaine toulousaine pour y construire à moindre coût et pour profiter d'un cadre de vie.

Mais, si l'habitat pavillonnaire s'est développé de la sorte c'est aussi qu'il y avait une demande accrue de maisons individuelles avec jardin. Il ne faut pas oublier qu'en plus des raisons démographiques et économiques il y a comme point de départ d'une vie en milieu périurbain une recherche de contact direct avec la Nature.

Dans les années 70 on commence à sentir l'échec des grands ensembles à travers ces départs vers des zones résidentielles de faible densité. On se rend compte que les citoyens aspirent tout de même à un mode de vie dans un environnement de plus grande qualité, plus proche de la nature. Cette qualité de vie est souvent assimilée à un habitat moins dense et socialement plus homogène. Mais il faut s'éloigner des villes pour trouver la nature et des terrains bon marché.

C'est là que la voiture intervient.

À l'époque la voiture représente l'opportunité d'être libre de vivre à la « campagne » tout en travaillant en ville. D'autant plus qu'avant les chocs pétroliers le carburant n'est pas un frein au déplacement et l'on est encore loin des questionnements écologiques actuels.

On se retrouve donc avec une ville étendue praticable uniquement en voiture.

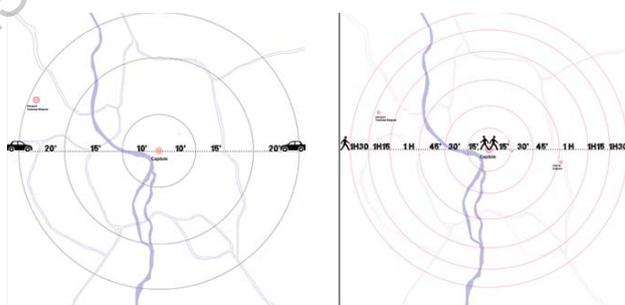
Par conséquent, les infrastructures ont un rôle prépondérant dans le développement de la périphérie.

Cette nouvelle forme de ville, faite par et pour la voiture, a fait naître de nouvelles formes de pratiques sociales.

Par exemple, les centres commerciaux sont devenus de nouveaux lieux de vie. On ne s'y rend plus seulement pour faire ses achats mais aussi pour flâner, se rencontrer, manger...

Ce sont des espaces privés qui deviennent presque des « espaces publics » accessibles pour les gens de la périphérie parce qu'ils offrent de grands parkings gratuits.

De plus en plus une offre culturelle et de loisirs se développe dans ces périphéries de la même manière : multiplexes cinéma avec grand parking, équipements sportifs avec grands parkings, salles de spectacle avec grands parkings....



Ce qui est frappant dans cette ville, c'est son caractère polycentrique. Si le centre-ville reste la vitrine de Toulouse, il y a désormais de nombreux pôles attractifs ailleurs.

Robert Marconis résume ce phénomène :

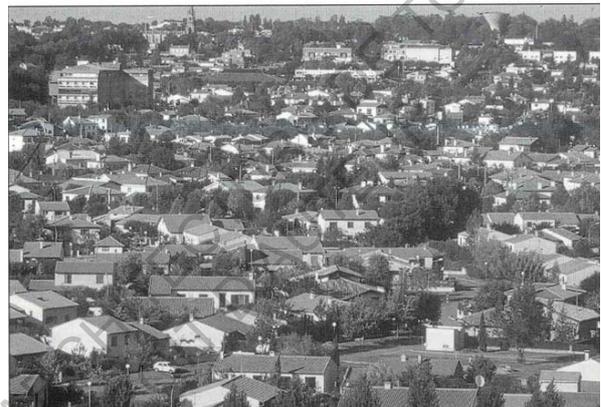
« Dans les périphéries urbaines, la spécialisation des espaces devient de plus en plus forte ; c'est le triomphe du « zoning ». À la différence de la ville dense qui mêle les différentes fonctions, l'impression d'une « ville éclatée » l'emporte en banlieue. Chaque fonction se voit assigner un territoire bien identifié, une « zone » industrielle, artisanale, d'activité, commerciale, verte..., sans compter celles réservées aux transports, [...] tandis que les espaces résidentiels sont eux aussi révélateurs d'une ségrégation opposant grands ensembles d'habitat collectif, lotissements, vieux noyaux villageois et périmètre d'habitat dispersé... Cette géographie du périurbain a sa contrepartie : elle impose à la population une très grande mobilité quotidienne, que l'automobile seule peut satisfaire dans la majorité des cas. Il faut pour cela multiplier les infrastructures routières et autoroutières, et d'immenses parcs de stationnement partout. »¹

La périphérie est constituée d'identités non autonomes et sans autres liens entre elles que les routes.

C'est précisément dans ces « entre-zone » que de nombreux délaissés se trouvent, des endroits où la couture est difficile à faire, que ce soit entre une zone industrielle et une zone pavillonnaire, ou une zone commerciale et une zone de grand ensemble. Il reste des terrains qui ne trouvent pas d'acheteurs, ou qui sont en attente de projet, qui ne servent à rien.

Ces coutures impossibles entre le centre et la périphérie sont également le fruit d'une politique d'aménagement du territoire très complexe qui favorise le « zoning ».

¹ MARCONIS, Robert. 2002. *Urbanisation et Urbanisme En France, Les Métropoles de Province*. Revue Document Photographique 8025. Documentation française.



Périphérie toulousaine, © Marconis Robert

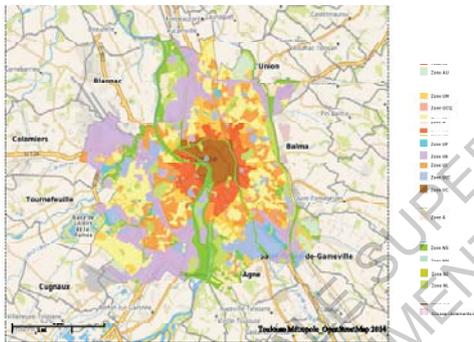
Chaque commune met en place une politique d'aménagement qui est traduite dans un Plan Local d'Urbanisme (PLU) qui remplace le Plan d'Occupation des Sol (POS) depuis 2006 pour Toulouse. Ce document permet de définir des zones représentant des enjeux en matière de développement urbain, que ce soit sur le plan de l'activité économique, commerciale ou du logement, et des zones à protéger car elles présentent un intérêt écologique pour la ville.

Le PLU implique une politique d'aménagement du territoire par zone. Ces zones sont constituées en fonction des intérêts qu'elles présentent pour une urbanisation. On en distingue 4 types dans le PLU, les zones Urbaines (U), les zones à urbaniser (AU) et les zones naturelles et agricoles (N et A). Ce découpage, qui est commun à tous les PLU révèle les choix qui sont imposés en terme de politique de développement urbain.

Les zones urbaines rassemblent des territoires urbains déjà constitués dans lesquels les équipements sont suffisants pour faire face à de nouvelles constructions. Ces territoires urbanisés sont re-divisés en huit zones, en fonctions des typologies, des morphologies, des activités... C'est dans ces zones que se situent les projets pour la ville.

Les zones À Urbaniser sont destinées à être urbanisées à plus ou moins long terme, lorsque les voies publiques et les réseaux d'eaux, d'électricité et d'assainissement auront une capacité suffisante pour desservir les constructions à implanter dans l'ensemble de cette zone. Il existe des zones constructibles sous conditions et des zones inconstructibles. Ces zones sont plus des zones à enjeux sur le long terme.

Enfin les zones Naturelles et Agricoles sont protégées de toutes constructions.



Document graphique du PLU de Toulouse avec les différentes zones, Mairie de Toulouse

Ce type de document est là pour tenter d'identifier les « manques » et d'y remédier, mais aussi pour valoriser le potentiel de certaines zones.

Je me questionne sur ce mode de développement de la ville, par zone qui contribue à la fois à un étalement du bâti et à la croissance des déplacements en voiture et à un appauvrissement des espaces de nature dans la périphérie.

Ce qui me semble essentiel dans la gestion de la périphérie c'est de ne pas oublier que si elle s'est développée de la sorte c'est avant tout pour des raisons de cadre de vie. Les classes moyennes en « migrant » vers un habitat pavillonnaire ont démontré leur rejet d'une forme de ville trop dense et surtout leur attrait pour un mode de vie individuel dans un cadre où la nature a une place importante.

C. La ville durable, préoccupation du XXIème siècle

La question de la Nature en ville est au cœur des préoccupations actuelles et des débats sur la Ville Durable qui agitent les acteurs de la politique urbaine.

Pour trouver une définition de la politique urbaine d'ailleurs, il faut chercher auprès du ministère du développement durable :

« Un projet d'aménagement immobilier n'est jamais isolé : il prend place dans une ville, doit servir une collectivité, nourrir une vision. Il s'intègre - ou doit s'intégrer - dans la logique d'aménagement de la ville. La volonté politique doit être claire et globale : prise en compte des besoins économiques, sociaux, culturels et environnementaux à l'échelle d'un quartier, d'une commune, d'un territoire. Cette définition d'une politique d'aménagement urbain associe les collectivités locales en charge de l'urbanisme, les acteurs de l'aménagement, les propriétaires et exploitants d'un site et la population.

Cette analyse des besoins est consignée dans les documents de référence de la ville : Schéma de cohérence territoriale (SCOT), Plan local d'urbanisme (PLU), Plan de déplacement urbain (PDU), Programme local de l'habitat (PLH), Schéma régional de développement économique, Charte écologique, Agenda 21...»¹.

Et le projet urbain : « un projet d'urbanisme visant à exprimer et affirmer une réelle politique de développement et d'aménagement, un engagement par rapport à un territoire autour d'un projet local »².

¹ Site du ministère du développement durable, consulté le 14/05/2015, <http://www.developpement-durable.gouv.fr/La-politique-urbaine.html>

² DESSEIN DE VILLE (Agence). 2001. *Projet d'Aménagement et de Développement Durable, Méthodologie D'approche*. Dessein de ville. p.14

Dans le cadre de mon travail sur les délaissés urbains à Toulouse, c'est de politique urbaine que je souhaite parler. Celle qui est en charge de fabriquer une ville cohérente sur les plans économiques, écologiques, sociaux et culturels à l'aide de projets urbains ; car il me semble que les délaissés peuvent être des outils utiles à la mise en place de cette cohérence.

En matière de projet urbain, depuis 2001 avec la loi SRU, il existe de nombreux documents mis en place pour définir un projet urbain cohérent : PLU, SCOT, PDU, PADD...

Mais celui qui semble être la clé de voute de tous et qui exprime les volontés en matière de développement durable de la ville est le PADD. Par l'intermédiaire du PADD (Projet d'Aménagement et de Développement Durable) le PLU prend une dimension environnementale que l'on ne trouvait pas dans le POS.

En effet, le PADD « est un réel document de synthèse [...] La réflexion y est menée à l'échelle du territoire, dans une optique de développement durable, avec des contraintes locales spécifiques »¹.

Je me suis donc penchée sur le PADD de Toulouse et y ai trouvé des éléments très liés à ma problématique autour des délaissés.

Le PADD de la ville de Toulouse (lié à son PLU) intitulé *Toulouse, Métropole pour tous* a défini cinq enjeux majeurs :

- Affirmer un projet urbain cohérent
- Contribuer au développement économique et à l'attractivité des grands équipements
- Conforter la proximité de l'habitat, des services et des emplois
- Mettre en valeur un cadre de vie de qualité pour tous
- Faciliter l'usage des modes de déplacement alternatifs à la voiture

¹ Agence DESSEIN DE VILLE. 2001. *Projet d'Aménagement et de Développement Durable, Méthodologie D'approche*. Dessein de ville. P.14

Je m'attarderai plus particulièrement sur trois de ces enjeux, le projet urbain cohérent, la mise en valeur d'un cadre de vie de qualité pour tous, et la facilitation de l'usage des déplacements doux.

En ce qui concerne la cohérence du projet urbain :

« Mettre en valeur le cœur historique, développer les pôles autour du centre-ville, structurer les quartiers le long des voies historiques, requalifier les abords des voies rapides et les Portes de Ville, concrétiser le projet urbain par des opérations d'urbanisme dont le Grand Projet de Ville (GPV) ».

Pour ce qui est de la mise en valeur d'un cadre de vie de qualité pour tous :

« Développer les Espaces Nature, poursuivre la mise en œuvre du Plan Vert (arbres), continuer le maillage du réseau vert et de ses cheminements de promenade pour les piétons et cyclistes, poursuivre la mise en valeur paysagère de différents sites ».

Troisième point, faciliter l'usage des modes de déplacement alternatifs à la voiture :

« Améliorer les déplacements des piétons et des personnes à mobilité réduite (personnes âgées, handicapés, parents avec poussette) sur l'espace public ».

J'ai volontairement choisi ces trois extraits du PADD toulousain car je trouve qu'ils sont très représentatifs des priorités en matière de politique urbaine.

D'abord le leitmotiv du PADD est la densification on le voit bien. Comme dans la plupart des villes, on établit des stratégies pour densifier, car la ville dense apparaît comme étant la plus « rentable » en matière de développement durable.

Elle est censée consommer moins d'espace, réduire les déplacements donc les transports, permettre plus de mixité sociale, favoriser le commerce de proximité et préserver certaines zones (appelées Trames vertes et bleues) de l'urbanisation.

Il me semble que les marges urbaines sont au cœur de ce questionnement car elles représentent de réels enjeux en termes d'économie d'espace, de déplacement doux, de mixité sociale et de nature en ville.

Ce que l'on remarque bien c'est que les projets sont clairement orientés sur le centre-ville, il n'est jamais question de densifier la périphérie, ni d'y faciliter l'usage des modes de déplacements doux. Il me semble que la périphérie n'est pas du tout considérée comme porteuse de renouveau en matière d'urbanisme durable et que c'est une erreur.

Je reprendrai le second point, sur la mise en valeur du cadre de vie, dans lequel il est question de créer des Espaces Nature. Ces espaces Nature sont en fait des « parcs » aménagés en périphérie la plupart du temps, qui permettent aux gens de la périphérie (plus qu'aux gens du centre car peu desservis en transports en communs) d'avoir un espace dédié à la nature et aux loisirs.

Ces espaces verts, à terme seront reliés entre eux par des trames vertes qui consistent à préserver la biodiversité en ville.

Certains acteurs de la ville ou de l'environnement pensent que les espaces en friches sont des réserves d'une biodiversité que l'on ne trouve nulle part ailleurs en ville. Ces espaces sont complémentaires des parcs, squares et autres jardins de ville car ils ouvrent de nouvelles perspectives en matière d'écologie urbaine. Pourtant à Toulouse, on voit bien qu'ils ne sont pas considérés comme tels.

Selon Philippe Clergeau les *taches* sont les lieux où une espèce peut vivre et se reproduire ; les *puits* sont des lieux sauvages préservés, réservoir de biodiversité. Le *corridor* est le cheminement permettant aux espèces de circuler d'une tache à l'autre. C'est la base du concept de trame verte.

À Toulouse, l'ancien maire Pierre Cohen avait mis en place ce que l'on appelle la gestion différenciée des espaces verts. Il s'agit d'une façon de gérer les espaces verts en milieu urbain qui consiste à ne pas appliquer à tous les espaces la même intensité ni la même nature de soins. Ce choix était motivé par un constat, les usages ne sont pas les mêmes dans tous les espaces verts, et l'image que l'on souhaite véhiculer non plus.

Même si la question des friches était mise de côté en expliquant que c'était au propriétaire d'en assurer l'entretien, il y avait dans cette initiative une reconnaissance de la variété de forme que peut prendre la nature en ville.

Le nouveau maire, Jean-Luc Moudenc, sur son blog, explique qu'il est contre une gestion différenciée des espaces verts. Pour plusieurs raisons : l'aspect non entretenu, le risque d'incendie, les risques d'allergies, le développement des insectes, et de conclure : « Pour ne pas être totalement négatif, sans doute est-il plus sage de rechercher un compromis plus réaliste, et de confiner dans des lieux peu ou pas fréquentés du public, ces espaces où, en ville, la nature serait laissée plus libre »¹.

Autrement dit, la nature en ville doit être maîtrisée, quand elle ne l'est pas elle est dangereuse pour le citoyen.

Alors qu'ailleurs on parle d'« écologie urbaine »

Le livre, *Ville sauvage, Marseille, essai d'écologie urbaine* présente une approche nouvelle de la nature en ville :

« Dans l'histoire de l'urbanisme, la notion de « trame verte » est en effet un modèle absolument inédit, qui ne pouvait pas advenir avant l'écologie scientifique. Si l'idée de « recoudre la trame » du paysage en milieu rural peut être comprise comme un pan du projet global de protection de la nature, entamé tout au long du XX^{ème} siècle, en revanche la création de connectivité naturelle en milieu urbain –en faisant entrer la ville dans les objets de l'écologie et donc « dans la nature»– est une petite révolution intellectuelle ; elle met fin à plusieurs siècles d'un urbanisme qui considérait la nature comme un simple ornement, un instrument d'apaisement social, un décor –du mobilier. En tant que projet urbanistique, la trame verte urbaine heurte si frontalement la conception dominante de la ville, et invite à la considérer sous un angle tellement neuf, qu'elle ouvre à une nouvelle expérience de l'univers urbain. »¹

Toulouse est une ville qui se développe depuis un demi-siècle sur ses anciennes terres agricoles car elle bénéficie d'une croissance démographique très importante (environ 20 000 habitants en plus chaque année) et d'une économie qui ne connaît pas la crise.

On ne peut plus parler de Toulouse comme d'une petite ville du Sud-Ouest mais de Toulouse comme aire urbaine, couronne de 50 km autour de l'ancienne ville de Tolosa !

Pourtant, si Toulouse attire énormément c'est grâce à une image de ville où il fait bon vivre, grâce au climat et à un environnement naturel de qualité (rivière dans la ville, Pyrénées et mer pas loin, campagne à portée de voiture...).

Les toulousains ne sont pas que des citoyens, ils sont pour beaucoup des « périurbains » qui sont partis à la recherche d'une vie qui allie avantages professionnels de la ville et qualité de vie de la campagne.

Pourtant quand on se penche sur les politiques urbaines on se rend compte que Toulouse ne parvient pas à s'imposer comme une ville-nature. Il existe encore un zoning qui organise la vie des citoyens et la présence de la Nature en ville et ne permet pas à tout le monde de profiter d'un cadre de vie privilégié.

¹ Blog de Jean-Luc Moudenc : <http://moudenc.unblog.fr/2009/08/31/espaces-verts-ecologie-ou-laisser-aller/> consulté le 24/05/2015

¹ LANAPEZE, Baptiste, and Geoffroy MATHIEU. 2012. *Ville Sauvage: Marseille, Essai D'écologie Urbaine*. Arles: Actes sud. P.105-106

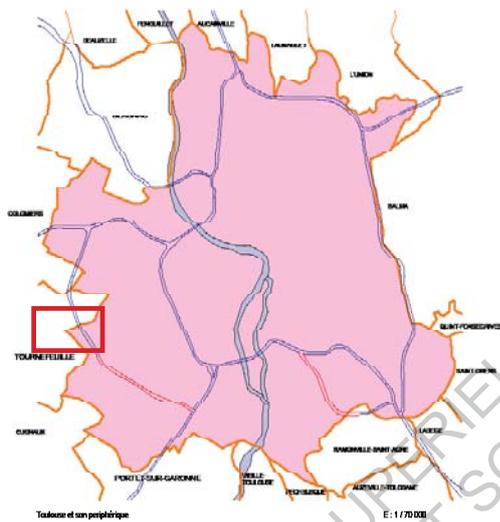
Je me questionne sur le rapport qu'ont les citoyens, et plus particulièrement, les périurbains, avec la Nature. Les friches ont-elles un rôle à jouer dans le changement de perception de la nature en ville ?

Afin de chercher des pistes, je suivrai le conseil de Baptiste Lanapeze :

« A l'ère des changements de paradigme, on est plus à l'aise et mieux placé à la périphérie pour identifier ce qui, demain, va faire centre. »¹

1 LANAPEZE, Baptiste, and Geoffroy MATHIEU. 2012. *Ville Sauvage: Marseille, Essai D'écologie Urbaine*. Arles: Actes sud. P.198

III. TERRAIN



Carte de repérage du terrain d'étude choisi, Laboratoire Clémentine

C'est naturellement, sans vraiment comprendre pourquoi au début, que je me suis tournée vers l'extérieur du périphérique toulousain pour chercher un terrain. Sûrement parce que depuis trois ans je vis de l'autre côté de la rocade et que cela a complètement changé mon regard sur la ville.

Ce qui est sûr c'est que je n'avais jamais fait attention aux délaissés urbains avant de vivre dans la périphérie, et que je n'avais jamais réalisé à quel point la nature était présente dans cette partie de la ville sous de multiples aspects.

Ce qui m'a paru intéressant ici c'est de comprendre le rapport qu'entretiennent les « péri-urbains » avec la nature à travers ces vides où la nature non domestiquée s'installe.

A. Portrait d'un morceau de périphérie

Cette banlieue je ne la connaissais pas avant que Pierre Weidknett m'en parle.

Comme beaucoup de lieux dans la périphérie, tant qu'on n'a rien à y faire on ne s'y intéresse pas.

Je suis passée plusieurs fois sur la rocade Arc en Ciel, j'ai vu défiler les sorties, j'ai lu leurs noms mais je ne les ai pas retenus parce que je n'avais rien de particulier à y faire.

Le nom des sorties vers l'extérieur on ne les retient jamais vraiment quand on habite la périphérie, on parle de la sortie « pour aller à Ikéa », de la sortie « pour aller au golf de la Ramée ».....

La périphérie a cela de particulier, on ne s'y intéresse pas vraiment, on la pratique sans réfléchir.

Les péri-urbains ont une vision de la ville qui est liée à leur pratique, ils ne parlent pas avec les mêmes termes que dans le centre. Dire « j'étais à Portet ce week-end » veut en fait dire « j'étais au supermarché » car il y a un grand centre commercial dans ce village, ou encore « on est allé courir à la Ramée » veut en fait dire « nous avons pris la voiture et sommes allés courir à l'espace vert de la Ramée ». Les lieux ne sont pas nommés par leur fonction et les déplacements en voiture ne sont pas explicités.

Mon terrain se situe donc « près de la sortie qui va au Golf à côté du lac de la Ramée ».

Soit : « de la sortie 980.3 Ramelet Moundi, Parc d'activité de Basso-Cambo, suivre l'avenue Eisenhower jusqu'au rond-point et prendre le chemin Ramelet Moundi jusqu'au feu et tourner à gauche en direction du golf de la Ramée, sur votre droite vous verrez des buissons de ronce (vous pouvez vous garer là) » mon terrain d'étude est derrière ce tas.



Carte du quartier, Laborderie Clémentine

Enfin, à la sortie de la rocade, il y a une zone d'activité récente dans laquelle de grands bâtiments d'entreprises sont construits. Ici, il s'agit essentiellement d'entreprises de grands groupes spécialisées dans l'informatique et le numérique (T-Systèmes, ou encore GFI Informatique).

Nous avons donc dans cette zone un mélange d'activités. Cependant, chacune de ces trois composantes est détachée du reste et autonome. De prime abord on perçoit très bien ces trois entités et on les localise tout de suite. Il existe tout de même des éléments qui ne rentrent pas dans cette classification et qui attirent tout de suite le regard et la curiosité.

Près de la zone d'activité on distingue une parcelle entourée de murs derrière lesquels dépassent les toits d'une trentaine de mobiles-homes. À l'entrée il y a un portail avec de nombreuses boîtes aux lettres. D'après mes recherches il s'agit d'un terrain qui appartient à la mairie de Toulouse. J'en ai conclu qu'il avait été prêté à des gens du voyage qui souhaitent se sédentariser.

Sur le chemin Ramelet-Moundi juste avant le feu qui permet de tourner au Golf, il y a un bâtiment qui ressemble à un local d'association, il est loin de la route et devant il y a une cour toujours vide. Sur la plaque à l'entrée du portail, il est indiqué qu'il s'agit d'un centre d'hébergement d'urgence appartenant à la Croix-Rouge. Le matin et le week-end on peut voir des personnes sortir du bâtiment et aller prendre le bus ou rester dans le quartier en attendant le soir que le centre ré-ouvre.

Entre ce centre d'hébergement et la route qui mène au golf il y a une parcelle vide de construction, boisée et broussailleuse. On aperçoit une cabane de fortune au milieu des fourrés et un passage a été découpé dans le grillage. Là encore, mes recherches m'ont permis de savoir que cette parcelle appartenait à la mairie de Toulouse. Elle se trouve exactement à la frontière avec Tournefeuille.



Photo 7, Laborderie Clémentine



Photo 8, Laborderie Clémentine

La parcelle sur laquelle je travaille se trouve vraiment dans l'enceinte de la base de loisirs mais en périphérie de celle-ci. Elle marque la limite de la zone au nord-ouest.

Elle est bordée essentiellement par des routes : la voie qui dessert la zone pavillonnaire d'une part, la route du golf d'autre part et au sud la route qui longe le lac. À l'est, coté golf, c'est une piste cyclable et piétonne qui la délimite.

Elle mesure environ 400m de long sur 100m de large, soit une superficie de 4 ha.

Cette parcelle appartient à Toulouse métropole.



Photo 10, Laborderie Clémentine



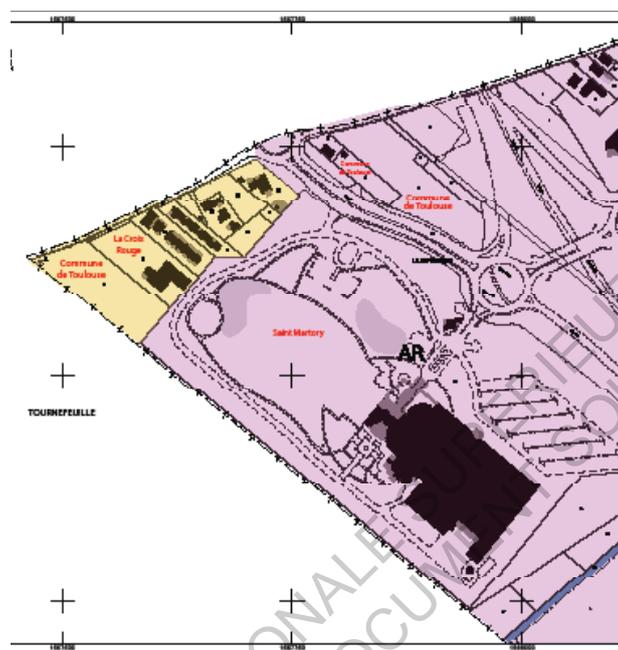
Photo 9, Laborderie Clémentine



Photo 11, Laborderie Clémentine

J'ai pu constater qu'un certain nombre de parcelles appartenait à Toulouse ; soit à la mairie soit à la métropole. J'ai donc souhaité rencontrer le service patrimoine de Toulouse pour comprendre comment ils choisissaient les parcelles qu'ils achètent et comment ils géraient leur entretien.

C'est Mme Kibangou Colombe, agent du secteur Direction des opérations foncières de Toulouse Métropole qui m'a reçu.



Propriétaires des parcelles, Laborderie Clémentine

Elle m'a bien expliqué que chaque parcelle est achetée dans un but d'aménagement précis et qu'il existe un travail transversal entre la mairie de Toulouse et celui de Toulouse métropole.

Son secteur de travail ne correspondait pas à celui que j'étudie mais elle a tout de même pu répondre à mes questions sur les terrains qui paraissent abandonnés. Elle m'a garanti qu'aucune parcelle n'était achetée pour rien et qu'on ne leur donnait quasiment jamais de parcelles. Elles sont toutes achetées avec un objectif. Il peut s'agir d'une parcelle qui permettra plus tard d'élargir une voie si nécessaire, de construire un équipement dans plusieurs années, de construire des logements quand la zone se développera... bref c'est un travail stratégique qui consiste à définir avec les urbanistes les zones à enjeux et à y acquérir des parcelles. J'ai bien compris qu'ils parvenaient toujours à obtenir les parcelles qu'ils souhaitaient même si parfois les procédures sont très longues.

Ce que j'ai retenu de cet entretien c'est que les opérations foncières sont effectuées très en amont des interventions. L'échelle du temps est très importante ici, il y a parfois 10 ans entre l'achat d'une parcelle et son utilisation. Ce qui explique l'existence de délaissés.

Il semblerait donc que le quartier que j'étudie se trouve exactement dans ce système : certaines parcelles, dont celle sur laquelle je travaille, appartiennent à Toulouse métropole parce qu'à long terme elles peuvent être utilisées pour diverses opérations d'aménagement. La périphérie toulousaine qui m'apparaît comme un chaos est en fait une zone de projet, son aménagement futur est déjà pensé et calculé.

Très vite je me suis rendue compte que la parcelle en friche que j'étudiais n'allait pas rester vide longtemps !

En la parcourant j'avais aperçu un panneau indiquant que prochainement à cet endroit des jardins familiaux seraient mis en place. Il y avait un numéro à appelé si on était intéressé.

Moi je n'ai même pas eu le temps de les appeler puisque le lendemain ils étaient sur place.



Photo 12, Laborderie Clémentine

J'ai très vite compris que ces gens s'intéressaient à cette parcelle car ils la montraient du doigt et avaient des papiers dans les mains mais ils restaient en retrait, ils n'avaient pas les pieds sur la parcelle !

Je leur ai demandé ce qu'ils regardaient et leur ai expliqué mon travail. Ils m'ont alors expliqué que la mairie de Tournefeuille avait proposé un projet qui avait été retenu, l'aménagement de jardins familiaux. Cet aménagement leur a été confié car l'association Tourne'sol¹ a déjà fait ses preuves en matière de jardins familiaux à Tournefeuille, avec l'aménagement d'une grande parcelle près de la salle de concert « le Phare ».

La mairie finance l'installation de l'eau, eux tout le reste : raccordement de l'eau aux jardins, ramener de la terre, clôture, parking... sachant que l'association projette de créer 70 jardins, ouverts aux gens de Toulouse et de Tournefeuille. C'est un projet de grande envergure pour la commune et pour l'association.

¹ <http://www.jardiniersdetournefeuille.org/>

L'idée de faire des jardins familiaux sur cette parcelle est présentée comme un bon moyen de faire la transition entre la zone pavillonnaire et le golf.

Ce n'est pas l'avis des riverains !

J'ai rencontré seulement deux habitants de la rue qui longe la parcelle mais les deux trouvaient cela décevant. L'un parce qu'il y allait avoir du monde devant chez lui et que cela allait attirer des voleurs de légumes, l'autre parce qu'avant il y avait un projet de piscine-balnéothérapie (Calicéo) et qu'elle aurait préféré avoir cela devant chez elle.

Là où les deux étaient d'accord c'est que cette parcelle non entretenue faisait désordre.

J'ai l'impression que l'une des caractéristiques des péri-urbains, c'est qu'ils ne sont pas tout à fait d'accord pour les projets de changement de leur environnement mais qu'ils ne s'y opposent pas vraiment pour autant.

Il y a une acceptation du changement qui n'est pas perceptible en centre-ville. La périphérie m'apparaît alors comme le lieu des possibles. Cet endroit où il existe encore des creux à habiter, des quartiers à aménager, des équipements à construire, une nature sauvage à préserver, bref une vie urbaine à réinventer...

Et je dirai même pour contrebalancer ce que j'ai pu dire au début, que si les zones périphériques ne sont pas organisés comme les quartiers anciens, et que si l'architecture n'est pas remarquable c'est peut-être parce que finalement ce qui fait la ville, l'urbain, ce n'est pas ce que l'on croit.

Ce qui fait l'urbain ce sont les pratiques des gens. Je dirai même qu'un environnement devient urbain quand on le pratique d'une certaine façon.

Les faiseurs de ville ne sont pas tant les urbanistes que les citadins.

B. Chacun cherche sa ville

Comme je l'expliquais précédemment je suis une fille de la campagne qui a grandi dans de vastes espaces. Enfant, notre terrain de jeu ne s'appelait pas « jardin », ni « parc » mais « champ » ou « pré ». La maison pour moi c'était autant l'intérieur que l'extérieur car on vivait presque plus dehors que dedans, même en hiver. Le paysage c'était l'horizon, notre fenêtre sur le reste du monde.

Quand j'ai découvert ce terrain de 4ha qui ressemblait à mes champs d'enfance, j'ai eu envie d'y passer du temps. Cette attirance n'est pas qualifiable, ce n'est pas la nature spécialement, ce n'est pas le vide non plus, ce n'est pas l'envie d'y faire quelque chose de particulier...c'est autre chose, des sensations qui me réjouissent par leur intemporalité et leur universalité, dans le sens où elles ne sont pas liées à un moment ou à un espace précis mais à un contexte. C'est un désir profond de solitude dehors, dans la nature qui se trouve satisfait ici.

Il m'a alors semblé que les terrains délaissés, ou repris par la nature présentaient les caractéristiques idéales d'un compromis entre la nature non domestiquée et la ville.

J'ai choisi de me concentrer sur cette parcelle assez tard, mais cela m'est apparu comme une évidence sans trop savoir pourquoi. Durant une semaine je m'y suis rendu chaque jour au moins deux heures à des moments différents de la journée pour voir ce qu'il s'y passait.

La première fois c'était plutôt la découverte du site pour moi. Ce fut l'occasion d'arpenter ces 4 ha en long en large et en travers pour essayer d'y déceler des indices.

Ce qui est intéressant c'est que j'y ai trouvé tout de suite ce que j'espérais : des sentiers formés de manière informelle par le passage répétitif des gens. Ce que certains ont appelé des lignes de désir¹. Ces marques sur le sol révèlent la volonté de certains marcheurs de ne pas se conformer aux routes déjà tracées. Inconsciemment ils se sentent plus à l'aise en passant ici plutôt que là.



Photo 13, Laborderie Clémentine

¹ MUNOZ-ALONSO, Lorena, and Barbara RODRIGUEZ MUNOZ. 2012. "Líneas del deseo." Espai Cultural Caja Madrid, Barcelona. A ne pas confondre avec le livre de MANGIN David « *Desir Lines* »



Carte de la parcelle avec les chemins informels 1/2000, Laborderie Clémentine

Lorsque je m'étais questionnée sur la pratique de la marche en ville, j'avais lu que ces marques sur le sol étaient révélatrices de pratiques quotidiennes qui allaient à l'encontre de l'ordre établi par les trottoirs et autres cheminements tracés.

Ici je me trouvais exactement dans ce cas puisque justement il existe une piste cyclable et piétonne parallèle à celle que je voyais dessinée sur la terre de cette parcelle.

Je me suis donc questionnée sur ce qui poussait quelques personnes à prendre ce chemin plutôt que l'autre. J'ai réalisé un petit questionnaire rapide et j'ai attendu que des gens passent pour leur soumettre mes questions.

Il y a eu des jours où personne ne passait, d'autres où cela s'enchainait bien, mais de manière générale il faut dire qu'il n'y a pas grand monde qui passe par ce sentier informel.

Dans les personnes que j'ai interrogées j'ai obtenu des réponses intéressantes à la question « pourquoi passez-vous par là plutôt que par la piste ? ». Une dame m'a dit que c'était pour marcher sur la terre plutôt que sur un revêtement de sol stabilisé, un couple m'a dit que c'était plus bucolique, d'autres pour ne pas être dérangés par les vélos, et un monsieur m'a dit qu'il se sentait plus dans la nature. Ces points de vues sont intéressants avant tout parce qu'ils sont tous différents et révèlent donc que chacun est motivé par une raison personnelle ; mais aussi parce que la majorité des commentaires ont un lien avec l'aspect « naturel » du terrain.

Il y a vraiment là un regard à porter sur ce que ces personnes attendent de la nature en ville.

La vieille dame rêve de pouvoir marcher sur la terre et de regarder les fourmis, le couple cherche un environnement bucolique dans lequel il ramasse des asperges sauvages, et l'homme de cinquante ans me fait part de ses inquiétudes quant à la pollution qu'il y a en ville, il a l'impression de respirer dans cet endroit.

Tous étaient venus en voiture sauf le monsieur qui s'inquiétait de la pollution en ville qui était venu en bus. Ils s'accordaient ce moment de pause dans un environnement dans lequel ils se sentent bien et en sécurité quand cela leur fait plaisir. Quand je leur demandais à quelle fréquence ils se rendaient dans ce lieu ils étaient incapables de le dire, cette sortie en nature était spontanée.

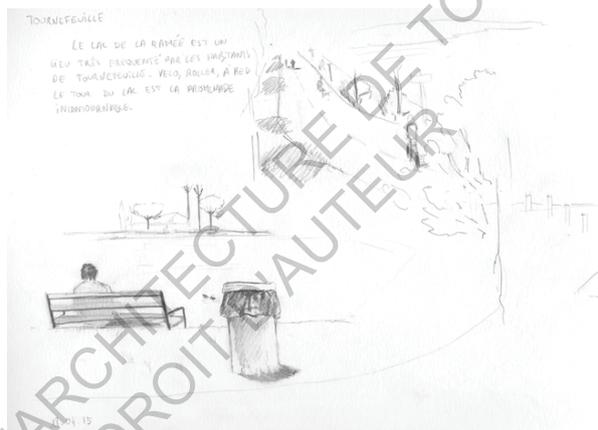
Je pense cependant qu'il ne faut pas déconnecter la parcelle de son environnement. Ces personnes auraient très bien pu ne pas se balader sur ce chemin mais choisir de randonner dans l'un des multiples sentiers balisés sur la base de loisirs.¹

Il me semble que la base de loisirs représente « l'espace de nature » dans l'esprit des gens, ils s'y rendent quand ils en ressentent le besoin et le parcourent de manière aléatoire. Selon l'humeur, le temps dont ils disposent, la météo... ils n'effectuent pas les mêmes trajets. La parcelle en friche est un endroit qui est perçu comme faisant partie de cet ensemble. Les gens s'y aventurent quand ils ont envie d'être tranquilles, d'observer la nature ou de respirer mais surtout d'être seuls.

Les sentiers balisés sont très fréquentés, le chemin sur la parcelle permet d'éviter le monde et selon moi c'est la raison qui pousse certaines personnes à l'emprunter.

D'ailleurs j'y ai aussi croisé un homme d'une quarantaine d'année qui venait fumer du cannabis car il habitait dans le foyer de la Croix-Rouge. Son activité illégale ne pouvait pas être effectuée dans l'enceinte du foyer ni devant les baladeurs.

¹ Ici le travail de Augoyard, Jean-François peut éclairer sur les comportements des passants. 2010. *« Pas à pas essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain. »* Bernin. À la croisée.



Carnet, Auburgan Sylvain

Cette parcelle est un lieu que l'on pratique en fonction de son désir, de son humeur et qui offre l'avantage d'être très peu fréquentée. C'est à la fois un lieu de repli et d'ouverture sur la nature.

Ce que j'ai trouvé intéressant c'est aussi une expérience que j'ai faite avec des amis, je les ai emmené sur la parcelle un après midi, et les ai laissé libres d'occuper leur temps !

À travers trois personnalités différentes j'ai pu constater que la parcelle pouvait tantôt se révéler passionnante, tantôt ennuyeuse !

Ce qui m'a plu dans cet exercice c'est que là encore ce vide permettait à chacun de projeter ses envies, sa curiosité, ses connaissances. En cela elle devenait un lieu d'ouverture sur un petit monde contenu par ce morceau de terrain et de partage.

À travers cette parcelle en friche, j'ai pu observer les pratiques urbaines en terme de rapport à la nature surtout, et là encore il faut remarquer que la périphérie offre une variété d'approches.

C. La nature est partout

L'intérêt pour les friches, ces terrains non utilisés, vient avant tout d'un intérêt pour la nature qui se développe en leur sein. A la campagne la nature n'a pas du tout le même visage qu'en ville. Quand on arpente la campagne on se trouve face à une nature sauvage opposée à une nature domestiquée par l'homme pour l'agriculture. En ville, nous avons aussi une opposition mais elle est différente, cette nature sauvage est confrontée à une nature domestiquée par l'homme pour son plaisir.

Cette confrontation entraîne un regard négatif sur la nature non maîtrisée car elle n'a pas la forme habituelle de la « nature plaisir ».

Mon terrain d'étude est l'illustration de cette opposition et de cette appréhension de la nature sauvage.

La base de loisir est un espace construit qui répond à des exigences. Le golf reste le meilleur exemple de ce type d'aménagements paysagers car il doit en plus répondre à des attentes, ici sportives.

Le choix des arbres et de leur emplacement est le travail d'un paysagiste avec en amont une réflexion sur les besoins et les attentes des gens. On réfléchit à la forme de l'arbre, à son entretien, à sa rapidité de croissance, à l'ombre qu'il va fournir... et avec tous ces éléments on compose un espace de nature artificiel.

Ce paysage est fabriqué de manière à satisfaire un besoin humain, celui d'avoir un contact direct avec la nature.

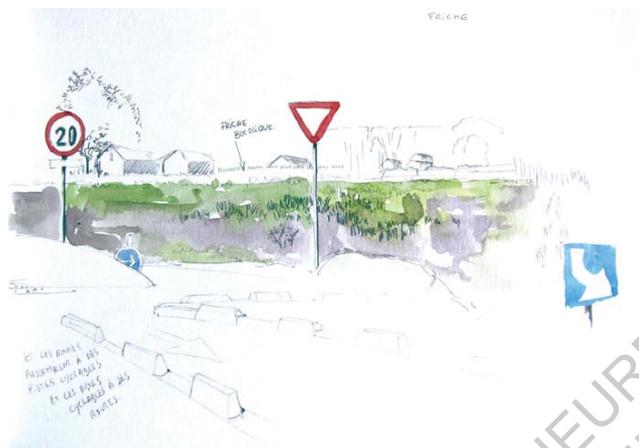
On le voit très bien à la Ramée, les citadins sont nombreux à venir se détendre, se balader, faire du sport, pêcher dans ce cadre naturel. La nature en ville est devenue un espace codifié, associé aux loisirs.



Photo 14, Laborderie Clémentine



Photo 15, Laborderie Clémentine



Carnet, Auburgan Sylvain

Les friches ne sont pas considérées comme des espaces de nature mais comme des espaces abandonnés. Ils sont perçus comme des lieux vides qui ne servent à rien.

Pourtant ce sont bien des espaces de nature qui ouvrent aussi des perspectives en matière de loisirs.

Mon observation a révélé que les personnes qui les parcourent ne le font pas de la même manière qu'elles parcourent les espaces codifiés.

Je dirai que les espaces en friche sont des espaces qui permettent aux citoyens d'avoir un autre regard sur la nature. Un regard qui s'apparente plus à celui des ruraux sur les espaces de nature non domestiquée.

Ce sont les terrains d'observation d'un écosystème, d'un paysage. La parcelle de la Ramée permet de découvrir une végétation que l'on ne trouve pas ailleurs et de contempler des insectes et des oiseaux que l'on ne voit plus en ville.

Or, si cette démarche est complètement nouvelle pour les citoyens elle s'inscrit tout de même dans une mouvance actuelle et dans un regain d'intérêt pour l'écologie au sens large du terme.

À Toulouse on a vu naître ces dernières années de nombreux jardins pédagogiques. On se ballade mais on apprend en même temps car le nom des plantes est indiqué, leur technique d'entretien aussi. Sur la base de la Ramée on trouve des panneaux expliquant la gestion différenciée des espaces verts et son intérêt pour l'écosystème par exemple.

À Borderouge, nouveau quartier au nord de Toulouse, on peut se balader dans un jardin qui imite cette nature sauvage et chaque variété de plante est décrite.

C'est par des exemples comme ceux-ci que l'on peut se rendre compte que le rapport des citoyens à la ville est en train de changer. La nature n'est plus seulement présentée comme un espace de loisir mais aussi comme une source de vie et de phénomènes qu'il est intéressant de comprendre.

Lorsque j'ai croisé ce couple qui ramassait des asperges sauvages, j'ai compris qu'ils avaient une connaissance de la nature qui leur permettait de percevoir cette friche comme une richesse. Peut-être que les citadins sont à la fois déconnectés de la nature par le lien qu'ils entretiennent avec elle mais aussi parce qu'ils n'ont que peu de connaissances de sa richesse et de sa diversité.

Entrer en contact avec un espace que l'on appelle « délaissé » demande le même investissement qu'entrer en contact avec un monde inconnu qui n'a pas une apparence commune. Il faut dépasser ses aprioris, ou alors avoir des connaissances qui permettent de ne pas le percevoir comme « hostile ».

Vouloir transformer ce terrain en jardin est selon moi tout à fait révélateur de cette incompréhension. Cette nature sauvage et source de mystère sera remplacée par des jardins potagers auxquels les jardiniers auront donné une forme connue et maîtrisée. On n'est rarement hostile à ce que l'on connaît.

Malheureusement cette opposition à l'inconnu n'est pas source de progrès ! Si l'on ne dépassait jamais le domaine du connu nous vivrions dans un monde très étriqué. Ce n'est pas le cas, il y a toujours des aventuriers qui ouvrent le passage.

Pour les friches nous sommes dans le même schéma. Les usagers ne se rendent pas compte qu'ils enfoncent des portes car ils n'ont pas la même appréhension de ces espaces mais c'est pourtant le cas.

Les artistes, architectes, urbanistes et autres, qui s'intéressent à ces espaces de nature sauvage sont des pionniers. Certains en ont plus conscience que d'autres et tentent de désacraliser ces lieux en les ouvrant au public lors de manifestations pour leur en donner les clés. Une fois la porte ouverte, les usagers s'approprient ces lieux petit à petit.



Photo 16, Laborderie Clémentine



Photo 17, Laborerie Clémentine

Ce qui est particulièrement intéressant avec ces espaces c'est justement qu'ils offrent une grande liberté d'appropriation car elles sont forcément temporaires.

En n'offrant pas de mobilier ou en n'installant pas d'activité spécifique dans un lieu on favorise les occupations temporaires. C'est ce que je trouve intéressant dans ces terrains, ils deviennent des « zones temporaires d'utilité » pour reprendre l'idée de Yael André, qui appelle les « délaissés » des « zones temporaires d'inutilité »¹.

Je pense que ces terrains sans fonction précise permettent à la fois d'expérimenter, d'observer et de se questionner.

Contrairement à ce que l'on croit les pratiques en marge ne sont pas que des pratiques illégales ou dangereuses. Chaque personne va avoir une pratique particulière de ces espaces et je pense que c'est ce qui en fait la richesse. Pour une fois, le code n'est pas imposé.

Cette reconnaissance de la singularité de chaque personne, de chaque pratique de la nature, de la ville est un pas vers une nouvelle urbanité. Bien sûr nous avons des besoins communs, mais à chaque fois il existe diverses manières d'y répondre.

Tout le monde cherche à un moment un lien avec la nature, que ce soit pour le loisir, pour la découverte d'un milieu, pour l'observation, pour la méditation, pour la respiration, pour l'expérimentation, pour la dérégulation...² Pourquoi n'existerait-il pas différents types d'espaces capables de répondre à chaque fois à ces envies de manière différentes ?

1 ANDRÉ, Yaël. 2007. Chats Errants (Zones Temporaires D'inutilité) Bruxelles, 1h08 minutes.

2 Sentiment d'isolement, de solitude ou d'abandon éprouvé par un individu.

Quand on y regarde de près, on se rend compte que c'est déjà ce qu'il se passe. Les friches ne sont pas reconnues comme des espaces de nature appartenant à la ville mais pourtant elles en font complètement partie.

Elles en font partie d'une part parce que la nature s'est développée en leur sein et qu'elles deviennent une réserve de biodiversité mais aussi un lieu de passage entre les différents espaces de nature ; mais également parce que certains citoyens ne se gênent pas pour les explorer et les considérer comme des morceaux de ville à part entière.

Finalement ce qui fait que les friches appartiennent à la ville c'est le fait ou non qu'elles soient utilisées. Existe-il vraiment des terrains qui ne sont pas explorés dans une ville ? Cela me paraît impossible. Le film de Yael André¹ montre bien cette impossibilité de trouver des espaces vides où rien ne se passe, puisque la simple présence de chats peut générer un usage temporaire de ces lieux.

En ville la nature est partout, on ne le voit pas toujours parce que chacun prête attention à des choses différentes.

La nature est partout et sous différentes formes, elle ne peut pas être réduite à un alignement d'arbre ou à un parc.

La nature en ville répond à des besoins différents, mais chacun y trouve son compte.

La périphérie est le lieu dans lequel la nature est présente sous toutes ses formes et où la liberté d'action est la plus grande, c'est ce qui fait la richesse de cette partie de la ville.



Photo 18, Laborderie Clémentine

¹ ANDRÉ, Yael. 2007. *Chats Errants (Zones Temporaires D'inutilité)*. Bruxelles, 1h08.

CONCLUSION

Le choix du terme « délaissé » pour parler de ce que l'on a pu appeler autrefois des « terrains vagues » ou des « friches » relève d'une vision purement urbaine. Ces délaissés sont perçus comme des terrains oubliés par les faiseurs de ville. Ce qui surprend c'est que des terrains échappent à la logique de la densification et à la pression foncière qui existe en ville.

À chaque époque correspond un terme qui désigne un terrain abandonné, ce qui change c'est la raison pour laquelle il l'est. Le « terrain vague » est un reste de terrain agricole au moment où la banlieue se construit, la friche un terrain ayant jadis accueilli une activité industrielle. Le terme délaissé est vraiment contemporain, il est utilisé depuis les années 2000 dans différents milieux.

Dans les différents courants que l'on observe aujourd'hui concernant ces délaissés, il y a plusieurs manières de les aborder.

Soit on estime qu'il faut révéler leur potentiel en matière de projet urbain. En les construisant ou en y installant des activités qui jusqu'alors ne trouvaient pas leur place dans la ville. On estime leur donner une valeur alors qu'ils semblaient ne plus en avoir.

Puis il y a un autre courant qui prône un laisser-faire. Si ces terrains sont « délaissés » par certains, ils seront « repris » par d'autres et c'est ainsi que la ville se fait et évolue. Il est vrai qu'en auscultant ce qu'il se passe sur ces terrains on se rend vite compte qu'ils sont utilisés de diverses manières.

Il y a les occupations temporaires puis les habitations temporaires. Les occupations temporaires prennent des formes diverses, elles peuvent être individuelles ou collectives. Le plus souvent il s'agit de lieu de passage, que ce soit dans le cadre de déplacements quotidiens ou dans celui d'une pratique de la marche. De plus en plus des artistes ou autres prennent possession de ces lieux pour en révéler le potentiel.

Mais ce qui entache toujours le regard des citoyens sur ces espaces c'est leur capacité à accueillir des habitations temporaires. Ce type d'appropriations dérange car il est souvent lié à un autre type de délaissés : des populations en marge. Je pense que le regard sur les délaissés quand ils sont habités temporairement n'est pas du tout le même que lorsqu'ils sont vides. Cela mériterait une étude plus poussée pour comprendre ce phénomène. Cependant, depuis quelques années les délaissés sont parfois habités temporairement par des jardiniers qui réquisitionnent ces vides pour en faire des potagers clandestins, dans les villes où ils manquent d'espaces pour le faire légalement.

Ce qui est évident c'est que les délaissés apparaissent comme des lieux disposant d'un potentiel énorme de renouveler la ville et le comportement urbain.

Des projets tentent de remplir ces vides de manière institutionnelle en y construisant ce qui manque dans la ville actuelle : des abris pour les Sans Domicile Fixe, des jardins potagers, des espaces de Tiers-paysage... tout cela dans le but de donner une nouvelle valeur à ces parcelles qui n'en n'ont plus.

Parallèlement à cela, il y a aussi ceux qui constatent que la ville n'a pas besoin d'institutions pour se faire. Naturellement les citoyens prennent possession de ces lieux et cela reste la meilleure manière de répondre le plus justement à leurs besoins. Sans entrer dans de grands projets, chaque citoyen trouve le lieu de ses désirs dans la multitude d'espaces que propose la ville, les délaissés en font partie.

Dans le cas de Toulouse, la ville s'est développée en empiétant sur les territoires agricoles alentours. Ce qui est remarquable c'est que depuis les années 60 la périphérie a transformé ces paysages agricoles en banlieue pavillonnaire. Au milieu des maisons individuelles avec jardins, on trouve encore quelques morceaux de terrains anciennement agricoles qui n'ont jamais été construits. Ce sont les délaissés toulousains. Ils sont le fruit d'un propriétaire qui ne veut pas vendre, d'un spéculateur foncier, d'un achat par la ville en vue d'y faire quelque chose sur le long terme... cela dépend.

Il existe également des délaissés dans le centre de la ville, la plupart du temps ils sont liés à une activité industrielle passée ou à une démolition en vue d'une reconstruction. Je n'ai pas souhaité m'attarder sur ces terrains là car ils se trouvent pris dans une logique très différente de celle des terrains que l'on trouve dans la périphérie. En centre, les espaces sont souvent plus petits et sont très vite reconstruits. Les délaissés de la périphérie peuvent être très vastes, et selon moi ouvrent plus de perspectives en matière d'usages.

D'autant plus que lorsque l'on s'attarde sur la politique urbaine et les documents qui la dirigent on remarque que la périphérie est complètement laissée à l'abandon. On la construit par zones qui ont chacune une vocation : activité, logement, commerce, loisirs... créant ainsi des entités non autonomes et reliées entre-elles par des infrastructures qui rendent l'utilisation de la voiture indispensable et favorise l'apparition de délaissés dans les entre-zones. Pendant ce temps-là, on densifie le centre-ville en y favorisant les déplacements doux et l'on magnifie l'environnement en développant des coulées vertes. On observe une réelle contradiction dans la manière de développer le centre-ville et la périphérie.

Je me suis intéressée à la périphérie parce qu'aujourd'hui on ne parle plus de Toulouse comme centre-ville mais de Toulouse comme aire urbaine s'étendant sur 50 km autour de la ville. La majorité des toulousains sont en fait des péri-urbains.

La nature est très présente dans la périphérie mais sous des formes très différentes du centre. On la trouve sous forme de jardins individuels, de bords de routes, de parcs dans les résidences, d'espaces de loisirs, ou de délaissé.

Il m'a paru intéressant de questionner le rapport à la nature des péri-urbains à travers la pratiques des délaissés car cette manière d'habiter la ville ne ressemble en rien à ce que l'on est habitué à voir.

L'image du citadin est souvent construite à partir des habitants du centre-ville, et l'on idéalise cette vie dans un petit milieu où l'on se déplace à pied et en vélo parce que tout est à portée de main dans le quartier. La réalité de la périphérie n'est pas la même. Les péri-urbains ont cherché un compromis entre la qualité de vie de la campagne et les opportunités professionnelles de la ville. Il y a dans ce choix de vie un réel désir de nature.

Le comportement des péri-urbains nous renseigne sur le rapport qu'ils entretiennent avec la nature. Contrairement à ce que l'on peut croire il n'y a pas seulement une recherche de nature pour y pratiquer des activités de loisir mais il y a également une démarche de compréhension de son environnement. Le péri-urbain ne cherche pas seulement à tirer profit des espaces de nature il cherche sa place dans la ville comme dans la nature. Parfois même il se crée cette place. La périphérie comme les friches sont des lieux de liberté. Cette liberté se lit dans les déplacements et dans les usages. Les habitants de la périphérie connaissent les lieux dont ils ont besoin et la voiture leur laisse la liberté de choisir le moment où ils s'y rendent. La marche suit le même raisonnement, elle apparaît comme un moyen de déplacement que l'on choisit au gré des humeurs et que l'on pratique dans des lieux différents en fonction de ce que l'on recherche au jour le jour.

La friche devient un espace de liberté. Elle l'est d'autant plus qu'elle apparaît comme une page vierge sur laquelle chacun peut dessiner son désir sans pour autant empiéter sur celui des autres. L'aspect temporaire des occupations que l'on y observe est crucial.

On peut dire que ce que l'on appelle des délaissés sont les lieux où s'exprime la liberté que cherche les citoyens. Finalement ce qui fait la ville c'est la diversité des pratiques et ce que recherchent les citoyens c'est peut être cette diversité d'espaces qui peuvent répondre à des désirs très différents. Comme le disait Kracauer :

« La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elle réserve à l'improvisation. »¹

La nature nous donne en permanence des leçons d'improvisation, elle se trouve partout. Elle s'accommode sans cesse de ce qu'elle a et adapte son comportement à chaque milieu. Nous fonctionnons de la même manière sans nous en rendre compte. C'est dans ce jeu permanent d'adaptation à un milieu que l'homme et la nature se rencontrent dans les terrains conçus comme « abandonnés » et que j'aimerais rebaptiser en « espaces de désirs ».

Ce qui est difficile lorsque l'on décide de parler des « délaissés » c'est de trouver les termes appropriés à la fois à ce l'on voit et à ce que l'on ressent. Si ces terrains sont libres et permettent une multitude d'appropriations qu'il est difficile de qualifier, ils sont aussi très difficiles à nommer. Parfois la nuance entre les termes est à peine perceptible. La doctorante Marion Serre, parle de « tiers foncier » pour caractériser « un état transitoire du foncier, dont le mode de gestion n'est pas déterminé et qui, de fait, ne permet pas de le mobiliser dans un processus de projet conventionnel ».² Ce choix est orienté car il s'appuie sur l'une des caractéristiques de ces espaces, il ne reflète pas l'intégralité des problématiques qu'ouvrent les « délaissés ».

1 KRACAUER, Siegfried, and Jean-François Boutout. 2013. *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Paris: les Belles lettres.

2 SERRE Marion, depuis 2013, Préparation du doctorat en architecture à l'ENSA-Marseille, « Le tiers foncier entre stratégie territoriale et initiatives citoyennes ? Question posée sur la métropole Aix-Marseille »

Mes choix de vocabulaire sont eux même très orientés, mais je pense de plus en plus qu'un terme comme « espaces de désir » permet d'ouvrir de larges perspectives. Car il s'agit bien de cela, comment définir la liberté d'interprétation de ces espaces sinon par son envie même de la nommer ?



Photo 19, Laborderie Clémentine

BIBLIOGRAPHIE

Agence DESSEIN DE VILLE. 2001. *Projet d'Aménagement et de Développement Durable, Méthodologie D'approche*. Dessin de ville.

AGIER, Michel, ed. 2011. *Paris Refuge: Habiter Les Interstices*. Carnets D'exil. Bellecombe-en-Bauges: Croquant.

ANDRE, Yaël. 2007. *Chats Errants (Zones Temporaires D'inutilité)*. Bruxelles.

AUGOYARD, Jean-François. 2010. "Pas à pas essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain." Bernin: À la croisée.

BEGUIN, François. 1997. "Vagues, Vides, Verts." *Le Visiteur*, no. 3: 56–69.

BONAMI-REDLER, Cendrine. 2014. *De baraque en baraque*. Montreuil: Éditions La ville brûle.

BOUCHAIN, Patrick. 2009. "Nature et Paysage : Les Délaissés Temporaires." Campus universitaire de Blois.

CARERI, Francesco, and Jérôme ORSONI. 2013. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. [Paris]; Arles: J. Chambon ; Actes Sud.

CENDRARS, Blaise, and Robert DOISNEAU. 1983. *La Banlieue de Paris*. Paris: Denoël.

Centre George Pompidou. 1994. "Forum Butagaz Pour L'architecture." https://www.centrepompidou.fr/media/imgcoll/Collection/DOC/M5050/M5050_A/M5050_ARCV001_DP-2002015.pdf.

CLEMENT, Gilles. 2004. *Manifeste du Tiers paysage*. Montreuil: Sujet-Objet.

COLLECTIF URBAIN TROP URBAIN. 2014. *Périphérie Intérieur, Récit*. Wildproject.

DEMERLE-GO, Anne. 2009. "Les Délaissés Temporaires. Colloque À Blois." *Archiscopie*, Cité de l'architecture et du patrimoine, , no. 89 (November): 23.

KRACAUER, Siegfried, and Jean-François Boutout. 2013. *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Paris: les Belles lettres.

LANAPEZE, Baptiste, and Geoffroy MATHIEU. 2012. *Ville Sauvage: Marseille, Essai D'écologie Urbaine*. Arles: Actes sud.

L'Atelier. 2000. *La Forêt Des Délaissés*. Catalogue de L'exposition À l'Institut Français d'Architecture.

LE BRETON, David. 2012. *Marcher: éloge des chemins et de la lenteur*. Paris: Métailié.

MARCONIS, Robert. 2002. *Urbanisation et Urbanisme En France, Les Métropoles de Province*. Revue Document Photographique 8025. Documentation française.

MUNOZ-ALONSO, Lorena, and Barbara RODRIGUEZ MUNOZ. 2012. "Linéas del deseo." *Espai Cultural Caja Madrid*, Barcelone, .

PETONNET, Colette. 1985. *On Est Tous Dans Le Brouillard: Ethnologie Des Banlieues*. Débats. Paris: Editions Galilée.

SOULIER, Helene. 2006. "La Friche Urbaine : Déchet Ou Ressource ?" Paris 8.

TONNELAT, stephane. 2003. "Interstices Urbains, Les Mobilités Des Terrains Délaissés de L'aménagement." *Chimères*, no. 52: 135–51.

TONNELAT, Stéphane. 2003. "Interstices Urbains Paris-New-York, Entre Contrôles et Mobilités Quatres Espaces Résiduels de L'aménagement." Cuny Graduate School, New York: Institut d'Urbanisme de Paris.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Photos :

<i>Photo 1</i> , Laborderie Clémentine	10
<i>Photo 2</i> , Laborderie Clémentine	11
<i>Marge du paysage</i> ,	
<i>Photo 3</i> , Laborderie Clémentine	12
Délaissé d'infrastructures	
<i>Photo 4</i> , Laborderie Clémentine	12
Friche	
<i>Photo 5</i> , Laborderie Clémentine	12
<i>Photo 6</i> , Laborderie Clémentine	18
<i>Photo 7</i> , Laborderie Clémentine	38
<i>Photo 8</i> , Laborderie Clémentine	38
<i>Photo 9</i> , Laborderie Clémentine	39
<i>Photo 10</i> , Laborderie Clémentine	39
<i>Photo 11</i> , Laborderie Clémentine	39
<i>Photo 12</i> , Laborderie Clémentine	41
<i>Photo 13</i> , Laborderie Clémentine	42
<i>Photo 14</i> , Laborderie Clémentine	45
<i>Photo 15</i> , Laborderie Clémentine	45
<i>Photo 16</i> , Laborderie Clémentine	47
<i>Photo 17</i> , Laborderie Clémentine	48
<i>Photo 18</i> , Laborderie Clémentine	49
<i>Photo 19</i> , Laborderie Clémentine	53

Documents graphiques personnels :

<i>Image de la problématique (1er semestre)</i> ,	5
<i>Image a priori</i> ,	6
<i>Cartes d'évolution de l'aire urbaine toulousaine</i> ,	25
<i>Temps de déplacement en voiture et à pied</i> ,	28
Carte de repérage du terrain d'étude choisi,	
<i>Carte du quartier</i> ,	36
<i>Propriétaires des parcelles</i> ,	40
<i>Carte de la parcelle avec les chemins informels 1/2000</i> ,	43

Dessins :

<i>Carnet</i> , Auburgan Sylvain	9
<i>Carnet</i> , Auburgan Sylvain	37
<i>Carnet</i> , Auburgan Sylvain	44
<i>Carnet</i> , Auburgan Sylvain	46

Emprunts :

<i>Projet de balise urbaine pour le forum Butagaz</i> , © Humbert Denis ¹	9
<i>Stalker Lisbon</i> , © Stalker ²	14
<i>La poterne des peupliers</i> , 1934 © Robert Doisneau ³	15
<i>De baraque en baraque</i> , © Bonami-Redler Cendrine ⁴	16
<i>Obsolescence</i> , Schuiten Luc, Copyleft ⁵	22
<i>Toulouse au XVII^{ème} siècle</i> , Parcelles de mémoire ⁶	24
<i>Périphérie toulousaine</i> , © Marconis Robert ⁷	29
<i>Document graphique du PLU de Toulouse avec les différentes zones</i> , Mairie de Toulouse ⁸	30

1 <http://www.denishumbert.com/architecture-73>

2 <http://www.observatorionomade.net/>

3 <http://www.robert-doisneau.com/fr/portfolios/474,enfants.htm>

4 BONAMI-REDLER, Cendrine. 2014. *De baraque en baraque*. Montreuil: Éditions La ville brûle.

5 <http://www.vegetacity.net/>

6 BORDES, François, Toulouse, and Archives municipales. 2005. *Toulouse, parcelles de mémoire: 2000 ans d'histoire urbaine au regard de 8 siècles d'archives municipales* : exposition, 5 décembre 2005-6 mars 2006, Archives municipales de Toulouse. Toulouse: Archives municipales de Toulouse.

7 MARCONIS, Robert. 2002. *Urbanisation et Urbanisme En France, Les Métropoles de Province*. Revue Document Photographique 8025. Documentation française.

8 <http://www.toulouse.fr/>